Francis DesRoches

"EN FURETANT"

Imprimerie de
L'Action Sociale Limitée
QUÉBEC

1919

PS
9507
E775E5

676508
25.4.58

Je dédie humblement ces pages au souvenir pieux de ma Mère.

F. D.

“ En Furetant ”

EN FURETANT

—

Lecteur, n'as-tu jamais fureté en de vieux tiroirs ?...

N'as-tu jamais, par des jours de mélancolie, éprouvé le besoin de revoir des souvenirs anciens, presqu'oubliés, mais que tu gardes cependant dans un meuble quelconque et dont tu ne songes même pas à te défaire parceque ton cœur s'y est lentement attaché, à ton insu peut-être ?...

Alors n'as-tu pas goûté ce plaisir, nouveau toujours et très doux, de relire une vieille lettre, de contempler une gravure, de chercher encore sur une fleur séchée le parfum des doigts qui l'ont touchée, et de poser tes lèvres sur une boucle de cheveux que retient un ruban décoloré, fragile ?...

Ils sont rares, je crois, ceux qui, ayant vécu une journée, rejettent aussitôt dans un abîme d'oubli les émotions ressenties, ceux qui se contentent de respirer l'air pur du matin pour s'endormir dans la paix du soir et qui ne conservent pas un souvenir des heures enfuies, qui n'accorderont pas plus tard une pensée pieuse et fidèle aux douceurs évanouies comme aux tristesses qui se sont envolées sous le souffle du Temps...

Les souvenirs sont toute l'âme de notre vie : ils nous défendent des attaques sournoises du Doute et de l'amer Dégoût des choses qui passent ; ils nous protègent, et leur présence en nous ramène notre esprit vers le charme d'un passé qui s'efface et dont les grandes leçons nous apprennent très souvent à regarder l'existence sous un horizon plus large et serein, d'un œil plus confiant...

Que ces souvenirs s'offrent à nous sous la forme d'un objet futile, d'un rien, ou de pensées qui nous suivent

constamment, en tout lieu, ils agissent profondément sur notre âme et sur nos sens parfois même, car j'en sais qui pleureront à l'évocation touchante des heures anciennes...

Et j'ai pensé, Lecteur, que tu as pu, tout aussi bien que moi, aimer délicatement les choses du "chez-nous", que ton âme ne méprise pas ce qui peut te rappeler des joies disparues aujourd'hui, que tu me comprendras enfin et ne me trouveras pas trop téméraire d'avoir fouillé dans les recoins de mes tiroirs et fureté longuement en mon cœur pour y trouver des souvenirs, des écrits qui me font revivre dans le présent quelque peu monotone de ma vie des heures depuis longtemps sonnées ...

Tu comprendras qu'en de certains soirs j'ai rêvé d'amour et de tendresse, que j'ai aimé les êtres et les choses, que je les aime encore, et que j'ai dû pleurer aussi par des moments de solitude et d'ennui...

Tu devineras ma pensée que je n'ai pas le talent d'exprimer en des phrases

harmonieuses et berçantes, mais que j'ose dire tout de même simplement et sans détours, au fil de ma plume encore inconsciente des surprises qui peuvent l'atteindre sur ce chemin dangereux...

Et tu jugeras mes pauvres lignes écrites au jour le jour, au gré de mon caprice et de l'impression du moment, avec pitié, songeant en toi-même que celui qui commet la faute d'écrire n'est que le prévenu sans défense devant le juge impartial que tu dois être, ô Lecteur ! et je me recommande à ta bonté indulgente dont le verdict pas trop rigoureux pourra peut-être m'encourager...

Solitude du Temps

SOLITUDE DU TEMPS

—

A mon Frère.

C'était une ancienne maison, oh ! très ancienne maison, bâtie dupuis bien des années sur le penchant d'un vert coteau que caresse en passant l'onde fraîche du Saint-Laurent...

Et malgré son grand âge, elle avait encore bon air avec ses murs blanchis à la chaux, ses larges fenêtres qui laissent entrer tout plein la chaude lumière, avec son pignon pointu, verdi par les pluies et les neiges, et la grosse cheminée d'où monte la fumée bleue !...

Là, près des vieux parents, deux grands gars et une fille jolie vivaient heureux, confiants en l'avenir, sans songer qu'un jour il faut dire adieu à

ceux qu'on aime... L'un, notre père, s'en est allé vers la ville, la ville qui enlève tant de bons enfants aux vastes campagnes ; l'Afrique lointaine a vu, par un soir de bataille, la cornette blanche d'une Sœur se pencher sur le soldat blessé ; la Mort a pris l'autre au foyer paternel, puis elle les a tous pris, tous...

Les vieux sont demeurés seuls, très seuls, courbés par l'âge et la peine, sentant venir la fin...

*

* *

Et moi, l'enfant de leur fils, j'aime à me rappeler les soirs où, quand j'étais tout petit gars, grand'mère me berçait sur ses genoux en me racontant une légende, un conte de fée...

Souvent, de ses lèvres qui tant de fois avaient caressé des visages chers, elle effleurait mon front de bambin et des pleurs se sont perdus dans mes cheveux...

Sur le perron grand-père causait, la pipe aux dents, avec des vieux comme

lui, ses amis, jasant des moissons, du temps qu'il pourrait faire demain... Parfois même une voix joyeuse s'élevait tout près d'eux : " Bonsoir, les enfants ! Comment ça va ?..." et quittant le sentier plein d'ombre, monsieur le Curé venait prendre place dans le cercle...

Puis, lorsque j'étais endormi dans mon petit lit, ma bonne aïeule allait dans la " grand'salle " rejoindre ses amies, des voisines vieilles et ridées tout comme elle, et là, en tricotant, elles causaient du passé, des absents, de leurs chagrins...

Sous le poêle, le museau dans les pattes, Minette filait son monotone ronron, rêvant de souris...

Et les amis s'en allaient un à un, les voisines se disaient " au revoir ", et les vieux demeuraient seuls, très seuls, un peu plus brisés par l'âge et la tristesse, souhaitant l'heure du grand repos...

*

* *

Enfin par un soir d'été grand-père a clos ses yeux lassés, heureux d'avoir

vécu et content de mourir... On l'a couché dans un cercueil ; son épouse pieuse a entrelacé un chapelet dans les doigts noueux, elle a mis un dernier baiser sur la joue glacée, et pendant qu'on emportait le mort vers l'église, agenouillée sous la croix noire pendue à la muraille, des larmes plein les paupières, elle a murmuré la prière des cœurs simples et bons : " Seigneur, je me soumets "...

Mais bientôt elle a penché vers la terre son front tout blanc ; ses amies l'ont placée dans une tombe, et grand'-mère est allée rejoindre le compagnon de sa vie dans le grand paradis que Dieu promet aux âmes pures...

Côte-à-côte ils dorment dans le cimetière rempli de solitude et de paix, ils dorment après avoir veillé quatre-vingts ans !... Une humble pierre conserve leur nom, leur âge ; mon cœur en garde le tendre souvenir...

Ils sont partis, les vieux !... Ils ont retrouvé là-haut leurs fils ; je suis

demeuré seul, l'âme souffrante, et j'ai quitté la maison pour toujours...

*

* *

Longtemps après j'ai voulu revoir le toît béni où s'abritèrent mes premières années ; j'ai voulu, par la contemplation des lieux aimés, revivre un peu le temps déjà lointain de mon enfance...

Laissant derrière moi la ville et son agitation fiévreuse, j'ai dirigé mes pas vers la grande campagne, vers la maison de jadis ancienne et blanche dans le joli décor des arbres et des fleurs...

Hélas ! les vieux n'y étaient plus et d'autres les avaient remplacés qui avaient des goûts moins simples et plus modernes !... Ils ont enlevé du toit moussu les larges bardeaux de cèdre, ils ont démoli les murs de pierre rude, ils ont tout, tout changé, et ce n'est pas l'antique demeure remplie de poésie et de charme que j'ai retrouvée, mais la villa confortable, élégante, aux airs de coquette...

Seul, au milieu du parterre, se dresse un saule plus que centenaire... Il a vu les ancêtres bâtir la maison, il a entendu leurs refrains du soir, il se rappelle les rondes folles que dansaient les jeunes autour de son tronc rugueux... De ses grands rameaux protecteurs qui s'étendent au-dessus du toit nouveau, il semble défendre un reste du passé, emprisonner dans le réseau flexible de ses branches le souvenir de ceux qui vécurent là, paysans honnêtes, épouses fidèles, fils soumis, et qui reposent au cimetière...

Me rappelant alors mon enfance, mes joies, mes peines et mes tendresses, j'ai souffert de voir tout ce passé s'effacer peu à peu de la campagne et du cœur... Oui, j'ai souffert jusqu'au plus intime de mon être, et l'âme serrée de tristesse j'ai dit un éternel adieu au grand arbre.

Je suis parti, le vieux saule est resté seul, très seul, épuisé par le temps, laissant trembler ses feuilles au gré du vent !...

Soir de campagne

SOIR DE CAMPAGNE

Le soir descend avec mystère sur la campagne où frissonnent les blés d'or...

Dans le lointain du ciel un reste de lumière flotte encore, vague, imprécis...

Çà et là quelques nuages pourpres errent au gré du vent...

Un oiseau regagne son nid que balance un souffle furtif...

Le moissonneur a quitté ses champs, et tranquille, assis tout près du foyer éteint, il calcule en silence les profits que va lui rapporter la récolte prochaine...

Sur le seuil des portes, les paysans causent et fument ; leurs enfants jouent sous leurs yeux, dans la poussière...

Sur la route un amoureux s'éloigne avec sa blonde...

C'est l'heure du repos, de la prière, et du silence...

Trois coups sonnent au vieux clocher, et l'hirondelle effrayée s'envole du nid qu'elle a construit entre deux poutres...

Les hommes soulèvent leur chapeau rustique ; la ménagère active s'arrête, incline pieusement la tête et murmure : " Angelus Domini..."

Puis le vent emporte la dernière note, et l'oiseau revient vers son gîte..

Un vieillard sort de sa demeure... Deux femmes le suivent, jeunes encore, belles sans apparât, réglant leur marche légère sur ses pas débiles...

Un sentier les mène au cimetière où tous trois s'agenouillent sur une tombe...

La prière monte suppliante et résignée aux lèvres de l'homme qui penche son front triste vers la terre fraîchement remuée, vers son épouse qui dort là pour toujours...

Ses filles le regardent, les paupières rougies par le passage amer des larmes, et se disent tout bas : " Pauvre père !"

Un saule agite son feuillage éploré ; trois ombres s'éloignent à pas lents... Le calme et l'oubli s'étendent sur les tombeaux...

Une femme vieille et menue pénètre dans l'église... Une paix silencieuse emplit le sanctuaire ; un vague parfum d'encens se mêle encore à la senteur discrète des fleurs champêtres que des mains pieuses déposent chaque jour sur l'autel... Oh ! la douceur du soir et du lieu !...

La vieille va se mettre à genoux aux pieds de la Madone dont le sourire est si accueillant...

Et depuis bien longtemps, à l'heureoù tous les autres s'amusent et se reposent avec insouciance, cette femme qui a tous les siens sous terre, remercie Dieu pour les hommes... A l'heure où chacun gémit sur une peine, un chagrin intime, oublieuse d'elle-même et de ses larmes anciennes, elle prie pour la grande douleur humaine, et son offrande, ignorée des mortels, s'élève très pure vers le Maître du monde...

Oh ! charité !...

Une étoile s'allume au ciel, et lentement, dévotement la vieille femme récite son rosaire...

La Madone sourit divinement !...

Le Renouveau

LE RENOUVEAU

Pour Françoise

Chantons le printemps, ô mon amie, ouvrons nos âmes à l'effluve enivrant qui monte de la terre, envahit notre être et y fait affluer un renouveau de sang et de vie...

Regarde: tout renaît dans la nature et dans les cœurs... La sève ardente travaille et les bourgeons éclatent sous son effort puissant ; et le même flot jeune et fort se presse en nous, apportant au cœur une vigueur et une joie nouvelles...

Le ciel est bleu, limpide comme un regard de jeune fille, le soleil éparpille ses chauds rayons, il flotte un air de paix et de bonheur... La brise

voltige chargée du parfum des bois, imprégnée de la senteur des violettes, la brise folle, tantôt fraîche et suave comme la caresse d'une rose sur la joue, tiède et douce parfois comme un baiser de femme, le tien peut-être...

Les oiseaux reviennent, merles siffleurs, hirondèles légères, joyeux pinsons, brunes fauvettes. Leur vol rapide emplit l'espace, et les bosquets retentissent de leurs trilles harmonieux. Déjà même sous la feuillée naissante le vent mutin balance des nids délicats et fragiles, discrets témoins des amours frivoles que se font les oiseaux !...

Les jours sont plus longs, la lumière plus pure ; ça sent bon l'herbe verdoyante, les feuilles nouvelles, les fleurs coquettes... Tout se ranime : dans les villes le travail prend un essor spontané, et le bruit, la fièvre de l'existence laborieuse nous font oublier les heures moroses... Dans la campagne ensoleillée, la charrue déchire le sein de la glèbe fumante et le semeur jette au sillon fertile la moisson de demain...

Les nuits paisibles nous donnent le calme et le vivifiant repos... Les étoiles montrent leurs yeux d'or qui scintillent, et le rossignol, au fond des bois déserts, module son amoureuse plainte... Et sur ce monde endormi, sur cette nuit majestueuse et profonde, on sent planer l'ombre immense d'une volonté et d'un pouvoir divins...

Enfin, saluons le Printemps, saluons la vie et le bonheur !... Dépouillons-nous de cette torpeur qui nous tient aux heures sombres, abandonnons les mélancoliques rêveries qui mettent du noir dans les âmes et ternissent les plus beaux rêves... Oublions nos peines, nos souffrances intimes, ouvrons nos cœurs jeunes et vibrants au grand souffle printanier, et réjouissons-nous à la vue des cieux toujours bleus, du grand fleuve libre de glaces, du magnifique panorama des champs, des vallons, des coteaux reverdis !...

Grisons-nous d'espace, de lumière, de parfums ; sourions à la vie : c'est le

Printemps, c'est le Bonheur, c'est l'Amour, ô ma mignonne aux yeux jolis !...

Ma vengeance

MA VENGEANCE

Oh la candeur des heures
[blondes
Ou nous étions joyeux et
[fous ...
JACQUELIN

J'avais douze ans peut-être bien... Curieux, tapageur, indiscipliné, je recevais parfois de vertes semonces de mon Curé, et voici pourquoi : — J'étais son servant de messe, et cette charge, très enviée par mes camarades, tout en me donnant libre accès par l'église, la sacristie et le presbytère, me fournissait aussi l'occasion de commettre mille espièglerie qui m'attiraient les reproches du bon vieillard... Car c'était un bon vieux, que mon Curé, et je vous

assure qu'on l'aimait fort dans le village !

J'étais le seul, je crois, à lui garder un peu de rancune de toutes les remontrances qu'il me faisait, et un certain jour où la réprimande avait été plus sévère que d'habitude, je résolus de me venger... Mais que faire ?... Lui dérober des pommes ?... casser une vitre de la sacristie ?... faire entrer dans le jardin Rougette, la petite vache du bedeau ?... Bah ! cela n'en valait pas la peine, et je finis par trouver une vengeance plus cruelle...

Mon Curé n'aimait, je pense bien, que deux choses au monde : son église et sa tabatière, et celle-là plus que celle-ci assurément... Ne pouvant détruire l'église, il me restait après tout la tabatière...

Oh ! cette tabatière !... On la voyait partout, la petite boite d'ivoire jauni par le temps, tout le monde la connaissait : c'était l'ombre de monsieur le Curé, et quand celui-ci disait : " Ma tabatière, a-t-on vu ma taba-

tière ?... " tout le presbytère tressaillait...

Je résolus donc de la lui voler, sachant qu'il en aurait gros de peine, et je cherchai à mettre mon projet à exécution... La chose semblait facile heureusement, car monsieur le Curé avait l'habitude, avant de dire sa messe, de déposer sa tabatière sur le prie-Dieu où il faisait sa méditation. Certes, c'était un grand sacrifice qu'il faisait là, mais mon Curé savait très bien que tout n'est pas rose dans la vie et qu'il faut bien souvent se priver...

Or le lendemain matin, je flânai le long du chemin afin d'arriver en retard à l'église. Je savais le Curé très exact, et le bedeau, ou son petit gars me remplacerait auprès de lui... En effet, quand je pénétrai dans la sacristie déserte, monsieur le Curé récitait déjà ses orémus à l'autel... Le sort me favorisait !... Je cours au prie-Dieu, j'empoche l'objet de mes désirs mauvais, et très fier de mon audace, je me hâtai de déguerpir...

Quelle fût la surprise de mon Curé en constatant que sa tabatière était disparue ?... On peut facilement l'imaginer !... Tout d'abord il chercha autour de lui, retourna les vastes poches de sa soutane, s'informa, et finalement, ne trouvant rien, il partit conter sa peine à Fanchon, sa cuisinière...

La journée se passa en vaines recherches et l'événement causa une sorte de révolution dans la vie paisible du presbytère... Monsieur le Curé maugréait contre l'humanité, disputait Fanchon, bousculait son chat, un beau chat d'Espagne, et cherchait, cherchait. Ah ! s'il était venu voir dans la poche de ma culotte !...

Satisfait de moi-même, je savourais ma vengeance... Cependant, après l'Angelus du soir, j'eus peur... Je me rappelai que monsieur le Curé nous disait au catéchisme qu'il faut pardonner toujours, sans se lasser, et des remords me vinrent de ma conduite. Car c'était mal, très mal assurément ce que j'avais fait le matin, et quelque

chose me conseillait d'aller m'accuser, de réparer ma faute...

Retenu par l'orgueil et bien plus par la crainte j'hésitais ; mais à la fin, n'y tenant plus, je cours au presbytère et je pénètre tout tremblant dans le cabinet de travail où mon Curé lisait le journal du soir en faisant sa digestion...

—"Que me veux-tu petit ?..." Il disait ça d'un ton bienveillant qui me donna courage...

—" Monsieur, c'est votre tabatière que j'ai ce matin..."

—" Ma tabatière !... Ma tabatière !..." et pleurant presque de joie, il me l'arrache des mains, la palpe, la contemple, l'ouvre, prise, éternue, se mouche et me demande en souriant :

—" Où donc l'as-tu trouvée ?..." Je n'avais qu'à mentir et je m'en tirais à bon compte, mais je ne le voulus pas.

—" Oh ! Monsieur, je ne l'ai pas trouvée: je vous l'ai dérobée..." et avec des larmes dans les yeux, je lui racontai

tout... Je m'attendais à recevoir quelques taloches après cet aveu... Mais non ! Quand j'eus fini, mon Curé ouvrit sa tabatière, prisa de nouveau, et moitié fâché, moitié souriant, me donna une petite tape amicale sur la joue, me disant : — " Va, petit, et ne pèche plus !..." Depuis ce soir-là nous fûmes d'excellents amis !

Aujourd'hui. monsieur le Curé repose dans un sombre caveau de son église qu'il aimait tant, Fanchon possède par testament la fameuse tabatière, et moi, oh ! moi j'ai bien changé, je n'ai plus la candeur des jours d'enfance, mais je ne me venge jamais plus !...

La lettre au fieu

LA LETTRE AU FIEU

—

Bien oui, mon gars, c'est ta bonne vieille femme de mère qui s'en vient te saluer et t'embrasser tout plein les deux joues...

J'ai le cœur triste, va ! de ne pas t'avoir près de moi, chez nous, dans notre cher coin de Bretagne, bien loin des Boches... Quand je vois ta place déserte à table, je ne me sens plus d'appétit, et plutôt que de mordre dans mon pain bis, je m'en vais pleurer seule dans la grand'chambre...

Ah ! mon Yann, ce n'est pas par lâcheté, tu le sais ; mais ça doit m'être permis de verser des larmes, à moi qui ai mon homme sous l'eau et dont le seul gars est parti pour la guerre !...

Mon petit Yann, laisse-moi te cajoler un brin, veux-tu ? comme jadis, quand

tu n'étais pas plus haut que le vieux bahut et que tu courais tout le jour sur la grève... Aujourd'hui tu as grandi ; tu dois porter fièrement l'uniforme, mais je t'aperçois de si loin, si loin, que tu me parais 'cor tout bambin...

Comment vas-tu ?... Tu n'es pas blessé, malade ?... Tu n'as pas de mauvais rhume ?... Fais toujours bien attention à ta santé, et puisque tu es rendu à la frontière, garde toute ta force pour faire le coup de feu...

Mais tu me parles sur ta dernière d'une certaine petite Rosalie(1) que vous avez au régiment... Tous les soldats en sont fous, me dis-tu, et tu ajoutes qu'elle fait fuir les ennemis lorsqu'elle entre en danse... Je ne suis pas savante et je ne te comprends pas très bien... Cependant tu parais l'aimer fort, toi aussi, cette petite !... Mais je t'en supplie, mon Yann, que

---

(1) " Rosalie ", nom donné par les soldats français à leur baïonnette.

cette " demoiselle " ne te fasse pas oublier ta promise, Yvonne, la fille du capitaine...

Yvonne est une bonne fille, va ! bien honnête et dévote, mon Dieu ! qui te fera une épouse fidèle si, faut bien le dire, tu nous reviens un jour de la bataille... Je le demande chaque matin au bon monsieur Saint-Yves...

Mais sois vaillant, mon gars et ne crains pas la mort tout de même... car j'aimerais mieux te savoir étendu sans vie, après une charge héroïque, plutôt que d'apprendre que les Allemands t'auraient vu le dos... Ah ! ces gueux-là!... Je ne peux pas les combattre, moi, une femme, mais comme je les déteste !... Bats-toi donc pour deux, pour trois si tu peux, car ton père là-haut doit être un peu jaloux de toi... Courage !...

Il ne faut pas oublier non plus le bon Dieu ni madame Sainte-Anne... Prie-les souvent et demande leur d'écarter les balles de ta poitrine, de te ramener parmi nous quand la guerre sera

finie, bien vite, quand vous serez vainqueurs...

Mais reviens seul, je t'en prie... Ne t'enmourache pas trop de cette "Rosalie" dont tu me parles, que je ne connais pas et qui semble une fille aimant trop la danse... Puis ton Yvonne aurait tant de peine si elle savait cela !...

Va donc, mon fieu, en bon Breton que tu es !... Je suis fière de toi parceque tu te bats bien, parce que tu fais toujours ta prière, parceque tu penses à ta mère dont le vieux cœur n'a d'affection que pour toi !...

Yvonne t'embrasse, et moi donc !... et je te serre dans mes bras, mon tout petit Yann, mon pauvre gars, mon fieu ! ! !...

Ta vieille mère.

———

Vision de neige

VISION DE NEIGE

Fantaisie à ma Blonde.

La neige fine, fine tombe !... Elle couvre la terre d'un manteau blanc, oh ! si blanc, qu'on dirait une fourrure d'hermine jetée négligemment sur le sol frileux !...

Et la rafale de l'Est la fait tourbillonner, monter, descendre en une danse fantastique qui emplit le ciel et dérobe à nos yeux un soleil pâle et lointain...

Quand la bise souffle moins forte, la neige tombe mollement, en flocons qui s'accrochent aux arbres et se balancent gentiment dans l'air, ainsi qu'une poussière légère dont les atomes se poursuivent dans la plus charmante farandole...

A travers les branches dépouillées le vent siffle sa chanson. Tantôt mélodieuse et douce sa voix se traîne et meurt comme une plainte ; tantôt vibrante et forte elle gronde, mugit, éclate, et soulève de son souffle puissant la " poudrerie " si jolie...

La neige tombe !... Seul dans la tourmente je regarde neiger ! Les flocons blancs m'environnent; ils s'attardent dans mes cheveux, effleurent mon visage, recouvrent un instant mes épaules et glissent jusqu'à terre où mon pied distrait les foule... La neige fine tombe, tombe !...

Et je l'aime, la neige de chez-nous !... et sa caresse m'est chère quand elle frôle ma joue de son baiser rapide et froid...

Elle repose mes pauvres yeux fatigués par les veilles lorsqu'elle descend vers nous ainsi qu'un duvet éclatant que les anges secouent peut-être de leurs ailes diaphanes !...

Sur la terre qui sommeille, qu'elle tombe encore abondante, la jolie neige

du pays, elle qui fait nos campagnes si belles, qui pare si gracieusement nos villes, la blanche neige qui fait rêver !...

— Mais je sens la morsure du froid, et sans bruit l'heure s'en va !... L'ombre s'étend sur les choses, et l'oubli sur les cœurs ! Je regagne ma demeure : au coin du feu je penserai à toi, ma petite amie, à tes yeux clairs, à ton sourire, et je regarderai par la vitre où le givre dessine ses arabesques la neige fine, très fine qui tombe, tombe...

———

Chez les chiens. . .

CHEZ LES CHIENS...

—

Certes, ils sont heureux les chiens!...

Mais n'allez pas croire toutefois que tous possèdent la plénitude du bonheur, car vous feriez fausse route !... Aussi je sais qu'il existe de pauvres chiens efflanqués et faméliques qui lorgnent d'un œil triste leurs confrères plus chanceux qui se promènent sur la rue, comme des dandys, en compagnie de belles dames ou de demoiselles un peu coquettes...

Quand vous vous baladez par un beau soir à travers nos vieilles rues qui sentent encore l'ancien temps et conservent de la bonne simplicité d'autrefois, regardez un tout petit peu autour de vous... Vous verrez passer des chiens, et des chiens bien peignés, bien lavés, j'allais dire : rasés ! qui pren-

nent après dîner une excellente promenade de digestion... Leur yeux sont brillants, vifs, leurs gestes révèlent la santé, et ils possèdent, ces chers toutous, un petit air suffisant de relever le museau, comme s'ils voulaient nous dire : Nom d'un chien ! nous sortons pour nous faire voir : regardez-nous !...

Puis ils ne vont jamais seuls affronter les dangers de la rue : on les accompagne, s'il vous plait ? et on a souvent la précaution de leur mettre sur le dos une élégante couverte, un " smoking " si vous voulez, afin que les rhumes ne s'emparent pas de leur gorge fragile.. S'ils sont fatigués, s'ils tirent la langue, dame ! on les prend sous le bras...

Ils passent donc parmi nous, bien habillés, surveillés, ne se mêlant pas au vulgaire, dédaignant de flairer la botte d'un constable immobile ou le pneu d'un auto, satisfaits de leur sort et n'ignorant pas qu'on parle d'eux et qu'on les choye énormément !...

Mais le Mal côtoie toujours le Bien, et en regard de ces toutous fortunés

nous apercevons les gueux, ceux qui n'ont pas une bonne maîtresse pour les dorloter, ceux qui vivent sans foyer, quoi ! ayant pour toit la lune, et qui doivent aller chercher dans les déchets de quoi ne pas mourir... Portant maintes cicatrices, boitant parfois, les oreilles à demi arrachées, l'œil morne, ils supportent leur triste sort, et s'ils aboyent bien souvent, j'ignore s'ils murmurent contre la vie qui leur est faite !... Et je songe cependant qu'on devrait bien les prendre un peu en pitié, ces déshérités de la nature, qu'on devrait établir le Socialisme au moins chez les chiens, afin que les uns n'aient pas à souffrir du bonheur des autres, et je leur dis, à ces malheureux : " Pauvres chiens aux flancs maigres, abandonnés, dédaignés, j'envie pour vous l'existence paisible et douce des chiens de bonne maison, et je m'incline très bas devant votre fière pauvreté..."

———

Pauvres diables

PAUVRES DIABLES

C'est le mot qui nous revient spontanément aux lèvres et qu'on laisse s'échapper, la plupart du temps, avec un air de froide indifférence, quand nous sommes les témoins d'un malheur, d'un accident, ou d'une effroyable détresse...

A ceux qui sont les victimes de ces coups du sort nous offrons, quand l'occasion nous en est donnée, nos sympathies, nos souhaits d'un avenir meilleur et plus serein, et lorsque nous retournons à la routine du jour, quand on nous demande ce que nous pensons de tel, ou tel malheureux, nous redisons d'un ton blasé : " Le pauvre diable !..." et c'est tout !...

On applique généralement ce mot à tous et à chacun, au riche qui perd tout-

à-coup une fortune, aux parents, aux amis qui pleurent dans l'adversité, aux agonisants, au souvenir des disparus, et surtout aux pauvres qui crèvent de faim et qui implorent notre pitié...

Et parmi tous ceux que nous plaignons, que nous appelons "pauvres diables", ceux qui méritent le plus la compassion sont les misérables qui passent dénudés, souffrant du froid, les orphelins qui n'ont personne pour les guider dans le dur chemin de la vie, les veuves qui gémissent en leur foyer et qui contemplent avec douleur les petits qui n'auront pas de pain pour le lendemain...

A cette classe de miséreux nous ne devons pas nous contenter de donner notre pitié... Certes, il est beau d'avoir en soi un cœur qui s'émeut au spectacle d'une misère, mais il est plus noble encore de secourir et de faire la Charité... Les paroles de compassion qu'on répète au mendiant peuvent bien mettre un peu de confiance en son âme ; mais si le pauvre

n'a rien à manger quand il regagne son taudis, que deviendront alors les bonnes paroles entendues tout à l'heure ? Souvent l'amertume gagne son cœur, le désespoir étreint son cerveau fatigué, et le misérable finit par douter de la Providence, et le blasphème monte à ses lèvres...

Dieu a ses vues sur chacun de nous, et Sa sagesse assigne à tout être une tâche, un devoir à remplir... Si le Maître nous a favorisés, si nous ignorons la gêne et la pauvreté, nous devons L'en remercier, et donner généreusement quand on nous tend la main...

Lorsque l'hiver approche, combien de mansardes vont demeurer sans feu, combien de miséreux vont gémir de froid et de faim, pendant que nous vivons béatement dans nos foyers tièdes et paisibles, sans trop nous inquiéter de l'avenir, et peut-être sans songer à remercier le divin Bienfaiteur !...

Je sais que notre ville est bonne et généreuse, que des personnes chari-

tables se font un devoir d'aider, dans la mesure de leurs moyens, les admirables sociétés de bienfaisance qui s'occupent de soulager les plus grandes misères, et ce geste de charité trouvera sa récompense...

Je sais aussi qu'il existe des gens qui pensent : Si quelques-uns pleurent et gémissent dans la pauvreté, c'est que Dieu le veut ainsi ; et si nous possédons l'aisance, nous avons, comme bien d'autres, à supporter diverses peines morales, des soucis, et nous ignorons de quoi Demain sera fait : les revers peuvent survenir et comment vivrons-nous alors si nous donnons tout notre Avoir ?...

Heureusement que c'est le plus petit nombre qui parle ainsi, et à ces êtres soucieux d'un avenir confortable et dont la main reste impitoyablement fermée, je me permets de dire : " Chassez cet égoïsme qui vous tient ; secourez les affligés, les orphelins abandonnés, les veuves, les infirmes, les vieillards qui demandent humblement, et

vous n'aurez pas à redouter l'avenir, car vous placez un capital entre les mains du Dispensateur de tous les biens, et soyez assurés que Dieu remet sans compter à ceux qui n'ont pas dédaigné de se pencher vers Ses pauvres."...

Que tous les miséreux reçoivent assistance ; qu'on ait même le noble courage de se priver de plaisirs vains pour secourir ceux qui souffrent, et lorsque le temps viendra pour nous de paraître devant le Juge éternel, nous craindrons moins Sa justice, parceque nous aurons tendu la main aux infortunés, aux " pauvres diables " rencontrés sur notre route !...

———

Mes amours. . .

MES AMOURS...

A Ninette...

J'aime les longs soirs d'été, pleins de parfums, de senteurs douces, les soirs sereins où mon esprit s'envole en un rêve chimérique vers le ciel piqué d'étoiles, quand, sous l'œil narquois de la lune, je pense à toi dont le cœur est si bon...

Je me plais à cheminer par les sentiers solitaires qui courent sous bois, allant sans savoir où mène le chemin, sur le tapis de mousse verte et de feuilles tombées, écoutant la chanson légère d'un pinson... Son chant a la douceur de ta voix et me fait souvenir du jour où tu me dis avec un sourire sur tes lèvres roses : " Veux-tu ? nous nous aimerons toujours, toujours..."

La mer m'attire lorsque, par les heures de calme, elle se fait belle et câline pour bercer les amoureux qui voguent dans la nacelle frêle... Et quand l'ouragan fait rage, elle me captive par le tableau majestueux et terrible des vagues folles qui viennent se briser sur les rochers de la côte en un long cri de colère impuissante... Elle me semble être l'image de ton âme qui caresse souvent quelque chimère riante, et qui parfois s'agite dans les affres du doute ; ton cœur en a la profondeur et le mystère...

Et la neige de "chez-nous" !... Fine poussière qui descend des nuages floconneux, portée par l'aile des vents, qui couvre mollement la campagne lointaine et silencieuse, qui brille sur les toits, ou s'accroche aux branches des arbres dénudés, la chère neige du Pays, si tu savais, Ninette, que j'en raffole !...

Tout m'enivre dans la Nature : les bois, les champs, le ciel bleu, les oiseaux, le vent plaintif, la brise babillarde, le jour et sa lumière, la nuit et sa paix langoureuse...

J'aime les livres, ces bons amis, qui nous font songer, sourire ou pleurer parfois, les livres simples et graves qu'on médite, que l'on relit sans se lasser, et qui nous font oublier les heures...

Je me complais dans le travail et l'étude, en tout ce qui est noble et beau ; j'admire les grands dévouements et je bénis la Charité qui passe sans bruit, pour se pencher vers le pauvre et lui donner la main...

J'aime tous ceux qui m'ont réconforté aux jours tristes de la mélancolie ; j'aime ton cœur fidèle et brave qui m'a montré le chemin du devoir ; j'aime ton âme sereine et pure, ton âme de femme qui croit, qui espère, et sait accomplir ce qu'il y a de plus admirable sur terre : s'incliner humblement et prier Dieu !...

Les marraines

LES MARRAINES

Oh ! je ne veux pas vous parler ici de celles qui, en compagnie d'un parrain galant, s'en vont à l'église promettre de veiller sur les faits et gestes futurs d'un poupon de deux jours, mais bien de ces femmes au cœur généreux, plein de douce pitié, qui adoptent un filleul, déjà homme et soldat !...

Aux premières, il est d'usage d'offrir des félicitations, des bonbons ou des fleurs, parfois même quelque joli bibelot... et c'est tout ! Le temps passe, et peu à peu le souvenir s'en efface, car la vie est ainsi faite !... Mais les autres, les Marraines de Guerre !... Leur nom ne doit point périr, car ces femmes ont droit à notre admiration entière, et c'est à genoux,

pieusement, qu'il faut baiser leurs mains blanches, leurs doigts agiles qui travaillent sans bruit, avec vaillance, afin d'adoucir quelque peu la vie rude du combattant...

Si vous saviez toutes les bonnes et jolies choses qu'elles trouvent moyen de " tricoter " tout en vaquant aux soins ordinaires du foyer !...

Et combien nombreuses et réconfortantes aussi sont les lettres qu'elles adressent aux soldats, lettres qui sont accompagnées ou suivies presque toujours de ces " envois " délicats et utiles qui procurent au guerrier un bien-être relatif, un peu de chaleur et de confort, lui donnant en plus la preuve qu'on apprécie hautement son courage et la beauté de la tâche fièrement assumée : Vaincre le Teuton barbare, ou mourir pour la défense du Sol natal ! ! !

Voulez-vous me permettre à ce sujet deux petites indiscrétions qui vous feront voir de quelle manière fine et discrète ces Marraines aiment le Sol-

dat, et lui viennent en aide ?... Je regrette que ma plume ne puisse vous les raconter dignement, dans toute leur beauté ; mais si, par hasard, votre cœur se sentait ému, si le désir y venait tout à coup de faire comme Elles, je serais heureux d'avoir essayé de vous les dire...

Dernièrement une jeune fille que j'ai connue toujours volage et rieuse, incapable d'une action réfléchie, me fit part d'une lettre qu'elle destinait à un soldat combattant " quelque part en France ", et qui se terminait par ces mots : " Allez donc, mon filleul !... Battez-vous bravement, en bon " Poilu " que vous êtes : songez bien que vous défendez la France chérie, et qu'il vous faut en chasser l'Allemand... N'oubliez pas qu'ici des femmes pensent à vous, prient pour vous, des femmes qui ne vous connaîtront jamais peut-être, mais dont le cœur longuement vibre quand on prononce votre nom "... Puis, sans forfanterie, d'un geste simple, la demoiselle glissa un mandat

dans l'enveloppe parfumée, en expliquant : " Papa m'a donné cela pour mes petits caprices... Alors j'en fait cadeau au Soldat qui se bat pour nous, " quelque part en France "...

Vraiement, je crois que si la guerre ne semait pas aujourd'hui la douleur et le deuil sur le monde, cette gentille " frivole " n'aurait jamais pu écrire ni donner aussi noblement !

Et cette Marraine, épouse et mère, écrivant à son filleul : " Mon ami, vous êtes bien mal tombé, car je suis pauvre ; mais avec le peu que je vous donne, je mets mon cœur de femme et de maman, un cœur qui vous aime et vous admire... "

Et la lettre est partie, accompagnée de choses utiles et bonnes que seuls savent confectionner les doigts infatigables d'une mère qui ne veut pas voir souffrir ceux qu'elle chérit...

Quelle joie et quelle légitime fierté doit éprouver le combattant qui reçoit semblables lettres et douceurs !... Il y trouve la preuve qu'il ne se bat pas

pour une "chimère", et son cœur que l'oubli cruel pourrait à la longue rendre moins soucieux du Grand Devoir, son cœur, dis-je, y puise une force nouvelle et une endurance que les misères des tranchées ne peuvent abattre...

Aussi gardons-nous bien de sourire dédaigneusement lorsqu'on nous parle d'Elles ; mais soyons généreux : encourageons-les dans la mesure de nos moyens à continuer leur œuvre de charité, et disons leur sans flatterie, bien franchement : — "Marraines de Guerre, vous faites acte de noblesse et de bonté ; vous combattez à votre façon, et combien superbe ! pour la cause sacrée à laquelle tant de vies sont sacrifiées ; vous mettez de l'espoir et du bonheur dans les âmes de vos filleuls qui vous bénissent... Votre désintéressement est admirable, car vous n'avez à attendre aucune récompense matérielle de votre dévouement ; mais par delà les nues, un Dieu juste et bon, qui tient compte d'un verre

d'eau donné en Son nom, écrit votre histoire touchante aux pages du Livre d'Or...

" Marraines, Marraines de la Grande Guerre, aimez la France, aimez le Soldat ; luttez pour celle-là en secourant ceux-ci, et si, par malheur, une balle de Boche doit fatalement frapper le filleul que vous aurez réconforté aux heures d'ennuis et de souffrances, votre nom jaillira peut-être de ses lèvres pâlies en un cri de tendresse reconnaissante, le dernier : " Marraine, c'est pour la France !..."

Ainsi, tu crois facile. . .

AINSI, TU CROIS FACILE...

—

A un Camarade,
Rédacteur de journal...

Ainsi donc, tu crois que c'est facile d'écrire à tout bout de champ, de faire des lignes, et de dire des choses sur un sujet quelconque, sur la vie chère, la mode nouvelle, les travers de mon prochain, sur rien du tout parfois ?...

Hélas ! j'ai dû reconnaître maintes fois que le travail est ardu, qu'on doit posséder beaucoup de patience, du courage, un peu de jugement au moins, ainsi qu'un crayon bien taillé ou une plume finement trempée...

Et je t'avoue que, si les plumes et les crayons encombrent mon pupître, la patience et le jugement n'ont jamais

élu domicile en mon individu, en raison peut-être du coût trop élevé de la location !...

Aussi, mon cher, je dois te dire franchement que tu m'as en quelque sorte pris à la gorge tout à l'heure, quand au sortir de ton cabinet, tu m'as demandé, avec l'engageant sourire qu'on te connait, un article, et pour le lendemain encore !...

Mais tu n'as donc pas remarqué ma surprise et mon étonnement ?... Tu n'as pas deviné le frisson d'angoisse qui m'a couru par tous les membres ?... Est-ce que tu n'as pas senti ma main trembler en la tienne et répondre si peu à la pression amicale de tes doigts ?

Ignores-tu donc qu'il me faut, pour écrire, trouver d'abord un sujet,... et que celui-ci se dérobe, hélas ! trop longtemps dans l'inextricable fouillis de mille pensées baroques, étranges et banales ?... Et quand je le possède enfin, ne sais-tu pas que je dois passer des heures, des jours parfois à y songer, à le mûrir en mon esprit, si toutefois j'en ai !...

Ainsi qu'un chat folichon jouant avec la boule du bébé qui fait dodo, il me faut jongler avec ce " cher sujet ", le tourner, le retourner combien de fois ! afin d'en connaître parfaitement toutes les parties, et les beautés ou les laideurs... Et, lorsque finalement mon cerveau fatigué en a découvert toutes les particularités, quand j'ai pu, tel un chirurgien passionné découpant dans un cadavre, disséquer ma victime, "mon sujet", pour mieux dire, je dois alors mettre de l'ordre en tout ce fatras, classer avec méthode et avec art, si tu veux ! les réflexions issues de ma cervelle, et trouver des mots, composer des phrases, mettre des points, des accents, du poivre, du sel, et mille autres choses encore afin que le " bouillon " soit présentable et que les convives n'aient pas la nausée en se mettant à table...

Ouf ! mon cher rédacteur, rien qu'à la pensée qu'il va me falloir écrire ce soir, je sens que mon bras s'engourdit, que mon cerveau s'endort et que je ne

pourrai certainement pas satisfaire à ton désir... Ne m'en veux pas !...

Mais qu'ai-je donc fait ?... J'ai devant moi des pages où s'allongent des lignes et des lignes, où des phrases nombreuses et touffues s'étirent avec nonchalence et te livrent le secret de mes pensées, et je constate que j'ai écrit sans le savoir !... Suis-je naïf un peu !...

Tiens ! je te quitte, souhaitant que tu ne me gardes pas rancune de ma mauvaise volonté et que tu me donnes l'absolution en murmurant dans un sourire de pitié : " Pardonnons lui, car il ignore ce qu'il écrit !... "

Et cet article enfin, que tu demandes impitoyablement, je te l'ai fait... Donc bonsoir !...

Un de mes rêves. . .

UN DE MES REVES...

" Des débris du palais j'ai bâti
ma chaumière "...
FRANÇOIS COPPÉE

Eh ! des rêves ! qui n'en fait pas, et n'en fera pas encore ?... Car tous les mortels n'ont pas la sagesse prudente de Coppée qui sût des débris d'un palais construire sa modeste chaumière... Et sans nous lasser jamais, nous échafaudons sur les ruines d'hier, nous bâtissons des châteaux en Espagne de plus en plus vastes et splendides qui devront s'écrouler demain, ce soir peut-être...

Or je venais de recevoir une gentille lettre dans laquelle une bonne amie, qui me semblait fort sérieuse,

m'appelait " son cher Poète "... Oui ! vous lisez bien !... Et " Poète ", c'est quelque chose, après tout !... et vous imaginez que mon amour-propre fût très flatté du compliment !... Puis ça m'arrivait tout-à-coup, sans que j'y sois le moins du monde préparé, au début d'un billet parfumé, tel un bouquet que m'aurait lancé par la figure une main de femme, bouquet lourd de senteurs capiteuses... De plus malins que moi auraient pu s'y laisser prendre, je crois bien !...

Alors j'ai fermé les yeux, pour ne pas lire plus loin, et grisé d'orgueil et de grandeur, je suis parti aussitôt pour un pays bien connu de moi, avoisinant la lune, afin d'y forger le rêve qui va suivre :

— Poète !... Je suis Poète !... Je plane enfin au dessus d'un monde que je n'aime pas, dans la splendeur d'un soleil de Vérité... Mon âme sensible s'enivre de la Nature et des Choses... Mes vers se succèdent dans une marche triomphale ; les rimes se bercent claires

et chantantes au rythme de la cadence harmonieuse, et les pensées que j'exprime versent le calme et l'oubli des remords dans tous les cœurs !...

Tantôt vibrants et forts, mes vers éclatent ainsi que l'appel du clairon sonnant le ralliement autour du Drapeau et de la Croix ; légers et souples parfois, ils chantent le Pays, la Femme et l'Amour !...

Je suis Poète, oui, Poète !... Mon nom se grave au Livre d'Or de la Postérité glorieuse, et... fatigué d'être monté si haut dans les nuages, je ramène mon esprit vers la réalité, et mes yeux se posent à nouveau sur les lignes fines et menues qui se pressent les unes contre les autres avec des airs frileux...

Je lis : " Quand je vous dis : mon cher Poète ! il ne faut pas me croire, ami, car c'est pour vous taquiner un peu, pour rire tout simplement... "

Hein ? Pour rire !... Allons donc ! Je ne sais plus déchiffrer vos pattes de mouche, Mademoiselle ; je ne vois

pas bien !... Et pourtant les mots sont là : " pour taquiner, pour rire... "

Mais comment !... Est-ce qu'on va désormais, pour faire fâcher un homme, l'appeler tout bonnement "Poète " ?... Si je veux faire comprendre à mon voisin qu'il a le cerveau quelque peu malade, devrai-je lui dire : Vous êtes Poète, mon cher ? ? ? C'est révoltant !... Et moi qui pensais dans ma naïveté que les Poètes étaient des êtres sortant quelque peu du commun, supérieurs au reste des humains, aux prosateurs, aux journalistes, aux écrivailleurs !... Tout de même, ce que le cœur possède des illusions : j'ai appris le grec, le latin, l'algèbre, je rime, j'écris, je me crois un peu instruit, et il faut qu'une petite fille, à peine sortie du pensionnat, me fasse connaître la juste valeur des mots et leur véritable signification !... Oh ! quelle déception et quelle ignorance !...

Et finalement je suis revenu de ma folie, de mon rêve, et j'ai répondu à cette charmante petite amie que sa

lettre m'avait fort amusé et que je n'étais pas fâché du tout, mais pas du tout !...

Puis j'ai continué d'écrire en prose, et quoique maintenant encore je fasse des vers pour charmer mes heures de solitude, je n'ambitionne plus ce titre de Poète,— "Mon cher Poète," — qu'on m'a donné un jour pour rire, pour m'agacer... comme pour me faire songer que je pouvais bien être un peu fou...

Voilà l'histoire d'un rêve qui s'est perdu dans la brume du passé... N'en riez pas trop fort, car vous devez rêver vous aussi parfois...

Les deux lettres. . .

LES DEUX LETTRES...

Sur le papier où s'allongent des lignes, la vieille maman courbe un peu plus sa tête blanche ; et de temps en temps la main qui tremble laisse tomber la plume pour porter aux yeux, qui ont dû pourtant pleurer tout leur saoûl, un mouchoir déjà trempé...

C'est qu'elle écrit à son gars, voyez-vous ! Et une mère a bien le droit de verser des larmes quand elle s'adresse à son " Petit " qui est rendu fort loin déjà, de " l'Autre Côté "...

Ah ! ce mot !... Quelles atroces visions ne fait-il pas évoquer, et quelles angoisses ne met-il pas au cœur de tous, au cœur des mamans surtout !...

Avec leur flegme bien connu, les Anglais nous disent : " Overseas !... "

Oui, au-delà des mers! et nous, Français par le cœur et par le sang, nous aimons traduire : " De l'Autre Côté ", c'est-à-dire qu'ils s'en vont, nos braves gars, plus loin que les mers, dans les plaines glorieuses de la France meurtrie, dans la Grande Bataille, et même par delà la mort, " de l'Autre Côté "...

Elle écrit, la maman : — Mon tout Petit, mon Julot à moi, ce que j'ai du chagrin de ne pas t'avoir ici, dans mes bras comme par les jours passés où nous étions si bien !... Te rappelles-tu ces soirs d'été, quand nous causions tous deux sur le banc du jardin ?... Tu me contais tes rêves, tes amours, et quelle belle confiance tu avais en l'avenir !... Et si je te disais parfois que tout n'est pas rose dans la vie, tu répondais avec un sourire, en mettant un baiser sur mon front : — Mais alors, Maman, ça doit être bleu, bleu comme le ciel par un clair matin de mai ?... et malgré mes souffrances anciennes, les angoisses de mon vieux cœur, j'espérais avec toi, je

croyais que le Bonheur viendrait pour mon enfant ; et tout à coup voici que tu dois partir, que tu t'en vas pour la bataille...

La plume s'arrête, le mouchoir remonte aux yeux qui n'en voient presque plus, et les douleurs passées se font de nouveau sentir, lointaines mais vives toutefois... Et devant ce flot montant les souvenirs des jours heureux s'effacent, disparaissent pour ne laisser qu'un grand vide que vient bientôt combler la vague envahissante des regrets, des espoirs et des rêves écroulés... Mais elle n'a donc pas assez souffert, l'épouse qui a perdu son homme, la mère qui n'a plus que " son petit ", pour que la Guerre lui enlève fatalement son unique joie, celle de serrer son grand enfant sur son cœur ?...

Puis la main plus tremblante encore trace des lignes, des lignes étranges où il est parlé de désespoir et de mort, des lignes folles qui blasphèment la Patrie... Et la lettre terminée, lentement, à petites gorgées, la maman

savoure sa peine et relit ces phrases qu'elle vient d'écrire, ces mots qui découragent et tuent l'espoir...

Cependant peu à peu son cœur qui a tant souffert semble s'habituer à cette douleur intense qui la boulverse, son âme qui s'apaise a peine à reconnaître maintenant les mots qu'elle a pourtant tracés dans son délire sauvage, et l'amour, le grand amour maternel qui relève et console, triomphe bientôt de l'amertume profonde...

Alors, guidée par sa tendresse, redevenue vaillante par la force de ce même amour, la vieille maman oublie son chagrin et sa triste solitude pour commencer une lettre nouvelle...

Et la première, celle qui devait jeter le trouble et la crainte en l'âme de son gars, n'est plus qu'un chiffon dédaigné, pendant que la seconde, une lettre de douceur et de résignation chrétienne, s'achève en un conseil de vaillance : — Sois brave, mon tout Petit, pour l'amour de ton Pays d'abord, et pour l'amour... de ta Maman ...

A. M. D. G.

A. M. D. G.

Un titre formé de quatre lettres isolées est-il véritablement un titre ?... Peut-être bien ! surtout lorsque l'auteur en explique plus loin la signification en écrivant : " Ad Majorem Dei Gloriam ", ce qui veut dire pour nous : pour la plus grande gloire de Dieu !...

Et cette devise, que nous devrions avoir constamment présente en notre esprit, est la réponse la plus juste, je crois, que l'on puisse faire à ceux qui tentent d'affirmer que l'Homme n'a pas une destinée...

Le nombre est malheureusement trop grand de ceux qui pensent, tout infatués de leurs talents et de leurs succès, que la seule force de leur volonté et de leur cerveau a pu les mener par un

chemin splendide vers un but qu'ils convoitaient, vers les honneurs, vers la gloire !... L'Homme, ici-bas, n'est qu'un serviteur qui doit se conformer aux lois qui lui sont faites, et Dieu a voulu que tous les êtres dans la nature chantent sa bonté, et reconnaissent sa puissance... Si les astres qui se promènent en un ciel que l'on peut à peine sonder, ont pour mission de proclamer ce pouvoir infini du Créateur, les fleurs les plus humbles qui s'épanouissent dans les prés célèbrent sa mansuétude et sa douceur.

Et si toutes ces créatures qui ne peuvent penser ni agir à leur gré sont tenues de faire éclater la puissance divine, l'Homme, qui possède en lui une âme immortelle, un cœur sensible et un cerveau capable de reconnaître le bien et le mal, doit, à plus forte raison, s'incliner sous la volonté du Maître de tout et travailler pour Sa plus grande gloire...

Telle est la première destinée de l'homme, destinée spirituelle ou morale,

si vous voulez, mais la plus grande et la plus belle certainement, parce-qu'elle ne tient pas à la Terre et qu'elle s'élève jusqu'à Dieu...

Quant à celle plus matérielle qui se rapporte à la vie que nous menons, à la carrière que chacun doit suivre, je vous dirai que le Créateur assigne à chacun sa voie, et que l'homme doit se conformer à la volonté de Celui qui l'a créé... Un exemple :—Regardez autour de vous, et vous verrez des jeunes passer qui rêvent de grandes choses, qui sentent en eux l'audace de la jeunesse, et qui souhaitent combattre et lutter pour leur Langue et leur Foi... Ils possèdent déjà une parole facile et vibrante, leurs gestes sont souples et harmonieux, leur esprit fécond s'attache aux pensées nobles et patriotiques, et finalement grâce à l'amour qu'ils ont du travail et de la lutte pour le Bien, ils deviennent des orateurs entrainants qui captivent les foules... Allez-vous croire que ces hommes ont fait leur destinée ?

qu'ils ont choisi eux-même la route à suivre ?...

Mais qui donc leur a donné la faculté de bien penser, ce verbe irrésistible, ces dons et ces talents, sinon Dieu ?... Et par le fait même qu'Il a mis en eux ces choses essentielles à l'art oratoire, est-ce qu'Il n'a pas Lui-même déterminé la destinée de chacun d'eux ?...

Il en est ainsi de tous les hommes ! Mais souvent, par ignorance, ou encore par la fatalité des choses, nous ne pouvons remplir les obligations qui nous sont faites. Et il faut voir en ceci la volonté de Dieu qui conduit le monde comme il Lui plaît, et qui a Ses vues sur chacun de nous !... Si des êtres sont heureux de voir leurs rêves réalisés, et si d'autres souffrent continuellement sous le coup de leurs espoirs brisés, c'est que le Maître le veut ainsi, et nous devons accepter avec résignation cette répartition des chagrins et des bonheurs !...

D'ailleurs la Justice divine est au-dessus de nos têtes et son jugement sera équitable...

Quant à ceux qui, par mauvaise volonté, méprisent les dons de Dieu, et ne veulent pas marcher vers le devoir, bravement et confiants dans l'aide d'En-Haut, ils méritent notre pitié ! Plaignons ces cœurs qui ne veulent reconnaître l'infinie Bonté, qui se ferment aux exhortations, aux conseils qui leur sont donnés, et prions pour eux !... Intercédons en leur faveur, secourons-les par tous les moyens possibles, et le pardon de nos fautes nous viendra peut-être de cet acte de Charité !...

La chanson des larmes

LA CHANSON DES LARMES

Oh ! les larmes !... Elles brillent dans tous les yeux, elles coulent à chaque heure des paupières humaines, et c'est l'éternelle loi de la souffrance que toute vie ait ses douleurs et chaque âge ses pleurs...

Chez l'enfant un rien les fait jaillir, comme un rien les arrête... Sous un reproche, un léger mal, les prunelles rieuses se voilent de tristesse et de perles claires, mais une caresse, le baiser de la maman, la vue d'un joujou les sèchent aussitôt... Les pleurs commencent au berceau, et durent, durent jusqu'à la tombe...

Larmes insouciantes et douces, larmes du jeune âge, je vous ai pleurées jadis, lorsque j'étais enfant, et voici

que ce soir je vous souris et vous regrette même un peu !...

Et les années s'ajoutent aux jours d'enfance : la jeunesse nous apporte ses rêves, ses passions, son amour !... Oh ! les désirs insensés que fait un cœur qui cherche un autre cœur ami afin de charmer la longueur de la route !... Mais les déceptions viennent alors jeter le désespoir dans l'âme, car souvent, après avoir savouré l'exquise douceur de vivre quelques instants près d'une personne aimée, après avoir entrevu l'Idéal tant désiré, on doit soi-même, soumis à la loi aveugle du Destin, briser le rêve téméraire, et la gracieuse vision s'enfuit pour toujours, faisant place au dédain moqueur qui met la haine en nous !...

Larmes d'amours déçus, larmes du doute cruel, larmes qui soulagez les cœurs que la vie marâtre va rendre méchants, je vous aime et je voudrais

goûter votre amère volupté... Hélas! mes yeux ne pleurent pas : mon âme va-t-elle se fermer à la douleur ?...

Puis quelle joie de posséder un intérieur paisible où l'on se rassemble le soir, sous la douce clarté de la lampe !... Quelle paix sereine devrait toujours régner au front des époux !... Hélas ! on pleure bien souvent dans les foyers tranquilles !... Combien de jolies têtes enfantines pâlissent et tombent comme des fleurs trop tôt fanées... Combien de départs dont les adieux déchirent l'âme, que d'angoisses traversent la vie des époux !... Puis l'un des deux s'en va inévitablement dans la Mort, et des pleurs brûlants disent la souffrance de celui qui demeure...

Larmes amères et saintes que je connaîtrai plus tard, larmes que l'on méprise parfois, je vous admire et je vous respecte !...

Et quand nous serons vieux, très vieux, nos pauvres yeux faibles et bridés par les rides deviendront plus avares : le cœur s'habitue à la peine et, indifférent aux chagrins présents, il se laisse vivre alors de l'existence calme et douce de la vieillesse... Mais les anciennes blessures restent cependant cachées au plus intime de l'être, et dans les prunelles qu'emplit déjà le rêve vague de l'Au-Delà, les souvenirs du temps lointain mettent des pleurs...

Oh ! larmes qui glissez petites et frisselantes le long des joues pâlies, larmes résignées des vieux qui vont mourir, ou larmes des jeunes qu'emporte un mal terrible, larmes dernières de la vie, vous êtes belles et je vous désire !...

Les vieux garçons

LES VIEUX GARÇONS

Vous allez croire que je suis un des leurs, n'est-ce pas ? et que je veux me faire l'avocat des vieux garçons ?... Pas du tout ! Je ne porte pas encore ce titre d'ailleurs, et si jamais on me le donne, eh ! bien, je serai fier de l'accepter sagement !

On pense généralement que l'égoïsme est roi et maître dans le cœur du vieux garçon, et l'on fait erreur dans la plupart des cas !... Certes, j'avoue qu'on en trouve parfois qui, aimant la solitude et le doux repos, peu soucieux des inquiétudes du ménage, préfèrent vivre seuls, sans avoir à s'occuper de la femme gentille et frivole un peu, de la marmaille bruyante qui peut bien arriver avec les années, et de tout le reste...

Ceux-là vivent béatement, satisfaits de posséder des rentes, ou de recevoir chaque semaine un salaire plus ou moins élevé qui leur permet de se procurer toutes les fantaisies... Les robes, les chapeaux, les notes de la couturière, ils s'en moquent bien, allez ! " Assurément, disent-ils, c'est fort plaisant d'avoir près de soi une jolie femme qui vous prépare la soupe et pose des boutons à votre paletot ; mais il faut payer toutes ces attentions en sacrifiant la grande Liberté... O Liberté si noble et si belle, c'est profaner ton nom que de s'en servir comme d'une couverture pour cacher un sentiment égoïste !...

Ils se disent donc, ces heureux célibataires, qu'avec une femme au logis il faut se priver de bien des choses, des sorties, des promenades avec les amis, qu'il faut réintégrer le foyer à bonne heure, etc... etc..., qu'on ne s'appartient plus enfin !... Et vive à jamais le célibat !... C'est le mot d'ordre de ceux qui aiment se donner tous les

petits soins, tous les caprices et qui songent en cachette : " Je vis pour moi seul. . . "

Mais il existe une classe de vieux garçons qui mérite le respect, et peut-être bien l'admiration : celle des célibataires qui ont bon cœur et qui se sacrifient à quelque noble cause, pour le bien des autres, et qui savent trouver en ce don d'eux-mêmes la récompense à leur générosité. . .

J'en connais même plusieurs qui ont jadis aimé quelque jeune fille douce et jolie, qui ont rêvé, comme le poète, " d'un intérieur paisible, très calme et très bourgeois ", et qui ont brisé leur amour, leurs rêves tendres d'avenir, pour se vouer au bonheur d'êtres chers, pour remplacer bien souvent le père qui vient de mourir, et donner aux petits le pain de chaque jour. . . Ils acceptent courageusement la tâche qui leur revient, parcequ'ils sont les aînés, et les frères, les sœurs grandissent heureux, sans manquer de rien, et dans leur innocence confiante, ils se deman-

dent parfois : Pourquoi donc que le Grand Frère ne se marie pas comme font les autres ?...—Pourquoi ? par amour pour les orphelins et la maman vêtue de noir...

D'autres passent leur vie à faire le bien autour d'eux, en dehors de leur famille, à mettre de la joie dans les cœurs, dans les foyers pauvres... On les reconnaît à leur bon sourire, à la main qu'ils tendent avec franchise aux indigents et aux pièces blanches qui accompagnent très souvent et discrètement ce noble geste...

Refoulant parfois en eux-mêmes des souvenirs pénibles, peines d'amour ou d'espoirs brisés, ils forcent leurs lèvres à rire joyeusement afin que la gaieté règne chez ceux qu'ils fréquentent, et que le doute et l'amertume ne s'emparent pas trop tôt des cœurs de vingt ans !...

Ils aiment les jeunes, ils prodiguent les bons mots, les conseils utiles, les joyeuses facéties, et malgré les cheveux qui grisonnent aux tempes, ils

semblent avoir gardé en eux toute l'ardeur et la bonne humeur de la jeunesse...

Et ces célibataires qui vivent de renoncements et de dévouements, ces vieux garçons dont on dit parfois qu'ils ont un air "bonhomme", et dont les fats osent sourire, ces bons vieux garçons, je les aime et les envie !...

Encore Une ! . . .

ENCORE UNE !...

—

Eh ! bien oui, nous y sommes, et nous devons pour une fois encore piquer au mur de la chambrette un calendrier flambant neuf !... C'est tout simple : douze feuillets qu'on devra enlever à certaines époques, et la chose faite, on dira de nouveau avec un " ouf " ! de soulagement et un formidable haussement des épaules : " Encore Une !"... Puis il nous faudra repiquer au mur un autre calendrier... Mais j'en finis avec ces repiquages, car on pourrait penser que je suis un couturier, et je tiens à vous dire que je préfère manier la plume plutôt que la machine à coudre...

Donc " Encore Une ", d'année, de trois cent soixante-cinq jours gais ou

tristes, qui vient de finir, " d'expirer " pour parler comme ces poètes sensibles qui peuvent pleurer et gémir pendant des heures sur le sort d'un moineau mort de froid... Et mon opinion personnelle sur l'an dernier se borne à cette oraison funèbre, brève et concise : " Encore Une ! "... et c'est tout pour l'instant !...

Pourquoi s'attarder en effet à faire remonter en nous des souvenirs souvent pénibles qui jettent leur note de mélancolie sur l'aurore d'une année nouvelle ?...

Il me semble qu'en une pareille occasion on devrait se livrer tout entier à la joie, se forcer même à l'espérance de jours plus sereins, et posséder en soi une ardeur vive et forte, qui permettra à chacun d'affronter vaillamment l'inconnu qui s'offre à nous !...

Je ne prêche certes pas l'oubli du passé, des bonheurs et des peines que peut éprouver l'âme de tout mortel, car le culte des souvenirs doit garder sa place en nous... Mais pour une

journée au moins, tournons nos regards vers la route qui s'ouvre, entrons-y la tête haute et le geste fier, et sachons espérer en l'avenir...

Comme on en voit, hélas ! qui se découragent en cette fête du Jour de l'An ! Qu'ils sont nombreux les cœurs que l'angoisse étreint à la pensée qu'il leur faudra vivre une année nouvelle !... Et combien de larmes amères vont jaillir des yeux qui ne peuvent se détacher du spectacle attristant des chagrins passés, et qui n'ont pas la force et le courage d'envisager sans effroi la perspective de cette année qui commence !...

Je les plains, ces pauvres êtres qui perdent peu à peu l'espoir du bonheur et la confiance en Dieu bien souvent, ces cœurs qui n'ont jamais connu, ou si peu, les joies terrestres, et qui n'osent ou ne veulent pas espérer en des jours meilleurs... Oh ! s'ils savaient que l'espérance elle-même est déjà un peu le bonheur, qu'elle nous aide à supporter nos misères et faire cesser les pleurs !...

Penchons nous donc fraternellement vers ceux qui souffrent et qui ont perdu tout espoir, ayons sur nos lèvres des paroles d'affectueuse douceur qui pourront apaiser leurs troubles !... Et tâchons de verser en leur âme un peu de la joie et de la confiance que nous possédons, en leur disant joyeusement : " Riez, chantez, gardez l'espoir : c'est l'An Nouveau, c'est le Bonheur peut-être !..."

Jongleries de fumeur

JONGLERIES DE FUMEUR

A ma Pipe...

Viens, çà ! ma bonne pipe, que nous causions un peu de vieilles choses... Le vent d'automne s'élève et le brouillard qui tombe donne le frisson... Aussi je préfère le coin du feu à la rue presque déserte !... Et puis je suis seul, très seul, sans un ami avec qui je pourrais jaser de livres, de plaisirs et de femmes... Les compagnons que j'avais ? Ils sont, Dieu sait où !... Moi, je l'ignore, et dans leur vie bruyante et facile, au milieu de leurs joies ou de leurs peines, ils ne doivent pas se rappeler le pauvre bougre qui aimait tant rire avec eux...

Ah ! ma vieille pipe, puisque seule tu m'es restée fidèle, puisque tu m'as suivi partout où j'ai porté mes pas

inquiets de jeune étourdi, ce soir, je veux te parler comme à une amie sincère, remémorer avec toi les jours enfuis, les jours de ma jeunesse qui s'en va...

Te souviens-tu du soir où tu reçus de moi la première caresse ?... J'avais je ne me rappelle plus quel âge, et je venais de t'acheter chez le vieux marchand du coin, tu sais ? le bonhomme à barbe blanche qui contait des histoires si drôles par les soirées d'hiver... Il m'avait fait voir toutes tes sœurs, des pipes superbes, ma foi ! portant la marque d'une manufacture célèbre, et coûtant des sous, grand Dieu ! et j'hésitais, tâtant ma bourse, quand il te mit sous mes yeux...

Je ne veux pas te faire de peine, ma vieille, mais tu ne payais pas de mine : Quel pauvre artiste t'avait donné cette tête énorme, ce culot étroit, et fiché dans ton côté un brin de jonc en guise de tuyau, et je pouffai de rire quand le bonhomme m'apprit qu'il t'avait fabriquée lui-même, au couteau, dans

un simple épi de blé d'Inde... Mais j'étais gueux : la Fortune ne m'a jamais souri alors que je l'aurais fort bien accueillie, et je ne pouvais m'offrir le luxe d'une belle pipe... Alors pour cinq sous, pas plus, tu devins mon bien, ma chose, ma compagne enfin...

Ah ! ton premier baiser !... L'ai-je trouvé âcre ! Mais peu à peu j'y découvris des charmes et je devins follement épris de toi... Ma vieille, tous ceux qui aiment les femmes n'ont pas la meilleure part : Un baiser d'Eve, c'est délicieux une première fois, la deuxième c'est tout simplement bon, et après ça, on se dit blasé : " Bah ! ca ne goûte rien..." Mais toi, ma bonne pipe, tu sais te faire toujours plus câline et plus savoureuse, les années t'embellissent, le feu qui te consume dore tes flancs rebondis, brunit ton vaste fourneau, et la fumée qui s'échappe de ton cœur amoureux et brûlant ressemble à une chevelure d'argent très fin...

Et puis tu m'es fidèle au moins ! Alors que les amis d'enfance, les camarades d'études, les demoiselles reconduites chez elles après le théâtre nous quittent, nous oublient, soumis à la loi du temps qui change, transforme les existences et les cœurs, tu es restée ma compagne de tous les jours... Comme moi tu as vécu la vie des camps, tu as couché sous la tente ; tu as entendu les sonneries matinales des clairons, les commandements jetés d'une voix brève, et le bruit lourd des bataillons foulant la terre en cadence... Aux premières gélées d'automne tu as couru les bois avec moi et combien de fois n'ai-je pas réchauffé mes doigts engourdis à la chaleur de ton fourneau, quand, l'œil aux aguets, je suivais la piste d'un lièvre introuvable... Et les parties de pêche, les excursions, les joyeuses veillées auxquelles tu as pris part, t'en souviens-tu, ma vieille ?... C'était le bon temps alors !...

Maintenant je travaille tout le jour, penché sur des paperasses, des chiffres, et souvent je suis tenté de tout jeter là et de me laisser vaguement mourir... Mais alors je t'aperçois au milieu des papiers encombrant ma table ; tu m'invites au plaisir, à la volupté de ton baiser, et je me reprends à vivre... Le feu de ton cœur ranime mon ardeur, me console de l'indifférence des " anciens ", et je te jure un éternel amour...

Et tiens ! de t'avoir jasé ainsi, je me sens tout'chose : j'ai des envies de pleurer ceux que j'ai perdus, de maudire les oublieux, les infidèles, et pourtant je pardonne... parceque je ne veux pas briser le dernier lien qui me rattache à eux, et qui s'appelle : le Souvenir...

Viens, ça ! ma pauvre vieille, que je t'embrasse encore avant d'aller dormir et rêver peut-être que l'Amitié ne meurt pas !...

———

“ Tipperary ”

" TIPPERARY "

—

A un ami...

En vérité ! vas-tu, toi aussi, te mettre à turluter ça ?...

On jurerait, ma foi ! qu'une épidémie de Tipperary s'étend sur le pays entier... Et moi qui croyais que seule la mode " Tango " faisait fureur ! ... Robes, couleurs, chapeaux et chevelures, tout le bibelot " à la Tango "... Oh ! là là... Il y a jusqu'aux vaisseaux qui s'en mêlent et qui... tanguent au gré des flots !...

Aujourd'hui la mode dure, toutefois on en parle un peu moins... On chante maintenant : " It's a long, long way to Tipperary..." Chacun a ça sur les lèvres, et moi-même, sans

avoir jamais vu, de mes yeux vu, un traître mot ni une note de cette " blague ", je la sais par cœur... A force de l'entendre naturellement !...

Le vagabond qui bat de la semelle entre Québec et Montréal charme la longueur du trajet en lançant à tous les échos : " It's a long way to go..." Et d'un œil morne il compte, et recompte les dormants du chemin de fer qui n'en finissent plus de mettre des taches sombres sur le tapis neigeux... Décidément " It's a long way "...

A l'entrée des théâtres, des cafés, tous nos " snobs " la sifflotent.... S'il passe à quelques pas d'eux un joli brin de fille, " les petits frais " haussent la note d'un demi-ton, et d'un air langoureux : "' It's a long way to the sweetest girl I know '..." La mignonne sourit, rougit pudiquement sous la poudre rosée, et au coin suivant, par je ne sais trop quelle savante tactique d'œillades amoureuses un nouveau couple se forme...

Ça, c'est le chemin du cœur !... Oh ! mais il n'est pas long du tout, il me semble !...

Jusqu'à nos cochers qui la connaissent, cette turlipinade... En caressant du fouet leur maigre haridelle, ils nous la font savourer dans toute... sa beauté, et, au besoin, ils l'agrémentent de quelques jurons non moins suaves qui choquent parfois les oreilles délicates de Cocotte : " It's a long... Ah! sacrebleu! Hue donc!..." Je ne veux pas continuer la nomenclature !...

Pianos, cornets, violons sont tous d'accord pour nous jouer ça... Il n'y a qu'à l'église où l'orgue l'ignore, mais tu peux t'attendre à ce qu'un jour prochain l'organiste distrait nous en régale !... Et quand le bon curé nous dit que le chemin est dur et long pour aller au Ciel, il ne serait pas tout à fait déplacé de faire résonner sous les voutes : " It's a long, long way "... Qu'en penses-tu ?...

Tudiable ! je vais me taire... A force de te conter ces balivernes je

finirais peut-être par chanter, moi aussi . . . et je devrais tout le premier me jeter la pierre, ce que je ne veux pas : je suis un peu douillet à de certaines heures !. . .

Bonsoir, mon vieil ami, j'ai sommeil... Et si en rêve je fredonne un couplet, je m'en lave les mains . . . et la gorge !...

A toi bien amicalement . . .

N. B.— L'auteur a cru bon de publier ce billet qui rappelle la vogue folle de la chanson " Tipperary " aux premiers jours de la " Grande Guerre ".

Lettre à Pascale

LETTRE A PASCALE

—

J'ai votre missive sur ma table et j'ai beau la relire et la savourer, je ne sais quoi écrire !...

Oh ! la chose m'est facile et agréable même, lorsqu'il fait beau et que le ciel est bleu tendre, quand le cœur est gai et que l'on trouve la vie bonne à vivre... Mais aujourd'hui, on est dégoûté de tout. Soulevez donc un coin du point délicat qui couvre votre vitre et dérobe aux regards curieux du passant le minois rose qui sourit derrière en lisant le dernier billet reçu...

Voyez : Du vent, de la neige... C'est lourd, floconneux, très triste... Ça tourbillonne, s'écrase, glisse dans votre cou si vous sortez, se faufile dans la poche de votre paletot, et quand

par hasard vous ouvrez la bouche pour maugréer : " Sale temps "... il vous y tombe quelque chose de froid, mouillé, qui ressemble à de la neige, à rien du tout... Pouah !...

Tâchez maintenant d'avoir belle humeur et d'être gentil... Pas facile, en vérité !... Puis je suis seul chez moi, avec mes livres, mes songeries creuses et quelques lettres reçues d'hier. Voilà toute ma compagnie ! Étendu paresseusement dans ma berceuse, les pieds sur les chenets, j'ai grillé une cigarette, j'ai baillé à m'en décrocher les machoires, j'ai fait le dos rond comme un chat frileux qui s'éveille, et finalement je me trouve à jaser avec vous sérieusement, en bon garçon !...

En première ligne de votre dernière lettre vous écrivez : " Grosse surprise, mon ami ; je vais..." Tiens, me dis-je, elle m'apprend ses fiançailles et son mariage prochain, je gage... Alors, sans lire plus, je croise les bras, je ferme les yeux et j'aperçois dans les

brumes légères du rêve, un couple agenouillé sous la bénédiction nuptiale... Un anneau d'or, symbole d'une alliance éternelle, brille au doigt de l'épouse, et le rayonnement d'une paix très douce illumine son regard...

Puis c'est la sortie de l'église, sous l'avalanche des fleurs, des confettis, des baisers, des poignées de mains, pendant que l'orgue achève une marche triomphale... Une limousine s'ébranle ; les époux heureux s'en vont prendre " le rapide ", en destination de quelque métropole lointaine, où ils goûteront isolés, bien seuls, les mystérieuses voluptés de la lune de miel...

Ici, je reprends vos pages et je vois avec surprise que vous allez quitter le monde et vous faire religieuse... Mais non ! Il faut que vous me l'affirmiez vous-même, car sans cela je ne croirais pas, ayant la prétention d'être un peu sceptique...

Comment ! vous, la jeune fille qui goûtiez tant la vie du monde, vous que l'on recherchait dans les salons, et

dont nous admirions la conversation brillante et la culture d'esprit, vous nous quittez ?...

Mais vous rappelez-vous encore ces heures que nous avons passées ensemble à lire, et relire le " Rêve Paisible " de Coppée où le poête nous chante si délicatement la douceur du foyer conjugal, où il montre l'adorée qui passe en blanc peignoir,

"Par la chambre à coucher étroite
[et familière,
Pour allumer la lampe et remplir
[la théière ".

Et quand vous soupiriez : Que je voudrais connaître un jour la douceur d'une vie semblable !..., votre esprit s'envolait-il déjà vers un autre objet ?... Oh ! je possède maintenant l'énigme du sourire moqueur qui se jouait alors sur vos lèvres !...

Vous cachiez votre rêve comme bientôt vous cacherez votre vie et votre talent derrière les froides grilles d'un cloître...

Vous n'avez pas voulu que le monde vous détournât de la voie choisie, et pendant que moi, qui n'aime que le plaisir, je vous entretenais de propos frivoles, vous entrevoyiez dans un avenir rapproché la sublime beauté d'une vie pieuse et sainte dans la solitude du couvent...

Allez ! petite amie que j'aimais comme une sœur, qui répondez si vaillamment à l'appel du Maître, vous choisissez la plus belle part... Moi-même, si j'étais un peu moins entiché du monde, je serais tenté d'envier la joie que vous éprouvez certainement... Et cette paix du cœur que je cherche en vain dans la vie bruyante du siècle, qui est pour moi un mythe, comme la pierre philosophale, vous la possédez toute !...

Puis, là-bas, on vous permettra peut-être de penser encore à moi, à tous vos amis, j'espère, et quand vous égrènerez votre rosaire dans votre cellule, dites donc, oh ! je vous en supplie, un " Ave" pour le pauvre mécréant que je suis et

qui vous souhaite le plus grand des Bonheurs, celui des vierges !...

Pensées d'un soir d'hiver

PENSÉES D'UN SOIR D'HIVER

—

La nuit s'en vient discrètement... J'ai peine à distinguer les hiéroglyphes que je trace... Tous les objets de ma chambrette, meubles, gravures et livres se confondent dans l'ombre du soir...

Mais j'oublie que la lumière se cache à portée de ma main !... Du doigt je presse le bouton électrique et la clarté jaillit éclatante et blanche.

O bienfaisant progrès ! Quel plaisir de vivre dans une époque comme la nôtre ! . . . Hier il fallait le pétrole, la lampe fumeuse... Aujourd'hui un fil ténu m'apporte l'énergie lumineuse !...

Ah ! si les vieux d'autrefois revenaient sur terre !... Quel serait leur étonnement de voir la Science maîtresse et reine, de savoir cette activité

créatrice qui couve dans les cerveaux et fait éclore des merveilles !...

Certes dans leur temps on ne parlait pas de tour Eiffel, d'homme-oiseau ou de sous-marin... On ne savait pas que l'électricité pouvait devenir la servante de l'homme, et aucun esprit ne s'était avisé de faire parler des machines... C'est peut-être qu'alors les bonnes femmes suffisaient à la besogne !... Maintenant on voudrait, je gage, les remplacer par de superbes boites qui chantent, rient, hurlent, etc... Avouons franchement que la chose perd beaucoup en grâce et en beauté...

Au bon vieux temps on attelait " la Grise " pour entreprendre de longs voyages ; les marins couraient des bordées sur les fins voiliers... Aujourd'hui on a les chars, les autos, les dirigeables, et on appelle " ville flottante " un bateau à vapeur...

Et Messieurs les Inventeurs ne sont pas encore satisfaits : ces moyens très rapides de locomotion ne font pas leur bonheur et ils veulent construire, la

drôle d'affaire ! un tunnel sous la Manche... Attention ! quand la Manche sera percée, le bon accord pourrait s'échapper par l'ouverture !...

Mon Dieu, oui ! si ceux dont nous perdons le souvenir pouvaient revivre, certes, leur admiration serait grande !... Mais une peine profonde viendrait certainement se mêler à leur surprise...

Car ils ne verraient plus chez-nous les usages simples et pieux du temps passé, ces coutumes anciennes et grandes par le respect qu'on y attachait alors...

Hélas ! les traditions ancestrales tendent à disparaître, et doivent-elles à jamais se perdre dans le dédain lorsque le modernisme en vient prendre la place dans nos foyers urbains, dans nos maisons campagnardes ?...

Et ce mal, car c'en est un !, je ne l'aurais peut-être jamais remarqué si, l'autre jour, un vieillard ne m'avait dit en branlant la tête : " Petit, tu peux vanter ton siècle ; il ne vaut pas les jours d'autrefois... " Puis, après avoir

allumé son brûle-gueule noir, il me fit une sorte de discours que j'écoutai avec respect, frappé par l'originalité du langage et la justesse des observations...

Il évoqua dans mon esprit des souvenirs et des regrets, des visions du temps ancien où l'on savait aimer et garder si fidèlement... Et brusquement, avec un tremblement dans la voix, il termina : " Le culte du Passé meurt chez-nous, et le cœur s'en va..."

J'ai courbé la tête sous le reproche, j'ai retourné longtemps dans mon cerveau les paroles de " l'ancien ", et voici que je regrette avec lui le bon temps de jadis... la vie familiale et douce... toutes ces coutumes qu'avaient nos grands-pères...

Qu'importe ! si le monde me trouve naïf ; je répondrai avec le nain qui défend la vérité :

...Contre lui je secoue
Sa terre, son néant, sa poussière et [sa boue !

Et toi, ô beau vieillard, m'approuves-tu de joindre ma faible voix à la tienne ? dis donc ?...

Après le rhume

APRES LE RHUME

Billet pour une demoiselle

J'ai reçu votre charmante lettre et je peux enfin me procurer le plaisir d'y répondre... Il est vrai que je suis en retard, mais vous me pardonnerez gentiment quand je vous aurai dit que j'ai eu la Grippe, oui ! la Grippe, avec son triste cortège de fièvre, de dégoût et d'ennui, le tout suivi d'un rhume qui brouille lamentablement les pensées...

Ce matin j'ai voulu travailler un peu, écrire... Et j'ai dû renoncer à ce plaisir pour revenir au doux et placide " farniente "...

Dans mon cerveau fatigué, les idées s'entremêlaient d'étrange façon, des

idées lugubres, sombres, sentant l'humidité du temps, et mes mouchoirs, trois ou quatre, séchaient paisiblement sur les conduits d'air chaud : contraste ironique et cruel des choses matérielles et vulgaires qu'on manie et dépose où l'on veut, et de celles plus légères, qui vivent en nous, et qu'à de certaines heures on ne peut écrire et dire à volonté !...

Mais je sens qu'elle s'en va maintenant, la Grippe, que je retrouve ma bonne humeur et que mon cerveau se débrouille... Tantôt, en fumant ma pipe, j'ai constaté que je redevenais " moi-même ", et que je pourrais peut-être écrire pour agrémenter les minutes qui s'enfuient... Et j'ai pris ma plume, celle que vous connaissez, vieille et fidèle, et voici qu'elle court sur le blanc papier à votre intention, pour vous amuser, qui sait ? et pour vous prouver surtout que je pense à vous en dépit de mes troubles de cerveau encore enrhumé et des caresses fréquentes que je prodigue à mon nez malheureux qui rougit pudiquement...

Je crois bien toutefois que je ne pourrai pas vous écrire une parole sage ce soir !... Je suis en air de folies... Pourquoi ?... Par la satisfaction peut-être que j'éprouve de voir le mal s'en aller et franchir le seuil de mon individu pour élire domicile ailleurs, chez un vieux garçon grincheux ou chez une bonne maman aux cheveux qui grisonnent...

Donc je suis heureux, et je voudrais rire, rire tout haut, aux éclats, avec vous certainement, au lieu de le faire tout bas, du bout des lèvres et de la plume dans une lettre banale comme l'est celle que vous lirez demain ou dans six jours, eu égard aux caprices de la poste... Mais on aime avoir quelqu'un pour rire ainsi qu'il me plairait, et je suis seul, tout seul, sans une amie, un joyeux compagnon avec qui je causerais de choses gaies... Je n'ai pas même un chien, oui, un chien gentil et folichon, aux yeux tendres et aux poils soyeux, que je pourrais rouler sur le tapis à dessins fantaisistes de ma

chambre, ou faire aboyer et courir à la poursuite d'une vieille pantoufle lancée dans l'escalier tout proche...

Hélas ! je suis bêtement solitaire, avec des livres, des revues, des portraits de femmes et d'amis dont le regard éternel a un peu l'air de me plaindre, et je dois me contenter de dévider sur une simple feuille le fil de mes pensées baroques... tout en faisant ce rêve : Si nous étions, vous et moi, en ce moment dans le salon tiède et calme que vous savez et que j'aime, avec un peu de lumière rose, et deux mœlleux fauteuils, comme j'en goûterais une joie bien franche et délicate... Ce que nous nous en conterions des choses de rien et qui sont beaucoup tout de même !... Et que, tout au bonheur d'être l'un près de l'autre assis, nous nous amuserions à rire bonnement, sans méchanceté, de la vie qui nous est faite et de tous les tracas qu'elle nous procure généreusement du matin au soir et du lever de la lune à celui du soleil...

Mais je bavarde silencieusement, je n'ai encore rien dit de sérieux, à mon grand regret, et je n'arriverai pas même à vous confier avec bon sens ce que mon cœur éprouve et que ma lèvre voudrait traduire avec noblesse, choses que vous devinez peut-être, auxquelles vous pensez, qui sait ? pendant que j'écris et que mes yeux fatigués papillotent sous la lumière...

Bonsoir, Mademoiselle : je vais dormir !...

Le retour de Noël

LE RETOUR DE NOEL

Pour les " Petits "...

L'homme entra, la démarche titubante... C'était la veille de Noël, et on avait bu ferme au Club pour célébrer la fête... Son regard vague erra de sa femme qui pleurait à l'enfant qui n'osait approcher, et lui, qui " avait le vin gai ", demanda : " Pourquoi des larmes ?... On s'amuse, que diable ! quand c'est fête... " Et l'épouse répondit : " Nous n'avons plus de pain ".

—" Comment ! plus de pain ! Eh ! bien, travaille pour en gagner... Moi, je m'en vais, car de te voir larmoyer chaque jour, ça m'ennuie... Bonsoir "...

Et l'ivrogne franchit la porte et disparût dans la nuit sombre, aban-

donnant sa femme et son petit gars qui soupirait : " Maman, j'ai faim, bien faim !"...

* * *

La misère devint grande au pauvre foyer... La maman confia son gosse à une voisine charitable et chercha du travail... Elle connaissait peu la ville, et longtemps ses démarches furent vaines... Mais enfin un riche négociant à qui elle avait dit sa peine et ses souffrances eût pitié de la délaissée... Tout le jour les doigts agiles de la femme piquèrent dans l'étoffe des points menus, et bien souvent, tard dans la nuit, le travail se prolongeait... Elle se procura du pain, des vêtements, et chaque soir demandait à Dieu de ramener son homme... A son enfant qui lui disait : " Quand papa revient-il ?..." elle répondait en étouffant un sanglot : " Je ne sais pas... Peut-être demain... Demande à Jésus de nous le ramener..." Et le bambin

joignant ses menottes priait : " Petit Jésus, protégez mon papa qui est parti et faites que je le revoie bientôt afin que maman ne pleure plus . . ."

* * *

Un an passa. C'était de nouveau la nuit de Noël et la mère prit son petit par la main pour le mener voir Jésus dans sa crèche . . . On ferma la porte au loquet tout simplement, car il n'y avait rien à voler dans le misérable logis . . . Et l'on partit sous la neige qui tombait fine et drue . . .

A l'église, la maman conduisit son mioche vers la crèche où reposait l'Enfant-Dieu . . . La Vierge Marie et son Époux adoraient le Messie . . . L'âne et le bœuf regardaient de leurs yeux étonnés, et descendant des montagnes, les bergers avertis par les anges venaient s'agenouiller devant le Rédempteur . . . Çà et là quelques moutons erraient, gardés par les chiens vigilants . . .

La maman avait recommandé à son petit de prier bien fort, bien fort, et le pauvre enfant, avec des larmes dans ses beaux yeux demandait : " Doux Jésus que j'aime, toi qui as ton papa et ta maman auprès de ta couchette de paille, veux-tu me rendre mon papa à moi, veux-tu me le ramener, pas demain, mais tantôt . . . tout de suite... ?"

La messe s'acheva, et la maman se penchant vers son enfant, lui dit : " As-tu bien prié ? . . . — Oh ! oui, beaucoup, répondit le petit, et Jésus va ramener papa ; je le sais . . ."

On reprit le chemin du foyer . . . La mère songeait : Personne ne nous attend ; nous n'aurons pas le réveillon joyeux comme dans les autres familles et il nous faudra aller nous coucher pour ménager le feu et l'éclairage . . . Dieu ! donnez moi du courage ! . . .

* * *

Mais on approchait, et l'enfant s'écria : " Regarde, petite mère ché-

rie, il y a de la lumière chez-nous..." Et c'était vrai, en effet... Inquiets de savoir, ils pressent le pas et pénètrent doucement dans leur demeure, craignant un peu une présence étrangère et dangereuse... A la lueur d'une lampe fumeuse, ils aperçoivent un homme penché devant le poèle et qui active la flamme... Au bruit des pas, l'individu se retourne et la femme reconnait son époux... Celui-ci s'avance vers elle, le regard grave, et d'une voix émue, suppliante, il lui dit : "Femme, j'ai été lâche de t'abandonner, mais j'ai été bien puni depuis... Je suis redevenu ce que j'étais quand je t'ai connue : honnête et sobre, et je viens te demander pardon... Veux-tu m'embrasser et que nous fêtions Noël ensemble ?..."

—" Mon homme, oh ! mon homme ! je t'aime bien quand même, tu sais..." et l'épouse défaillante de joie se laissa choir dans les bras de son mari... Le père saisit son mioche qui sautait et criait de plaisir autour d'eux, et le

petit bonhomme, frôlant sa joue tendre contre la barbe rude de son papa dit à travers ses larmes : " Le petit Jésus me l'avait promis qu'il se dépêcherait de te ramener... Et tu ne partiras plus, hein ! petit père ? " et celui-ci embrassant sa femme et son gars, d'une voix qui tremblait d'émotion, jura : " Jamais plus !... "

Et le bonheur réapparut au pauvre foyer !...

———

Le cheval de messire Satan

LE CHEVAL DE MESSIRE SATAN

Mademoiselle Bertrande prit place dans son grand fauteuil à tapisserie, près de la lampe, étendit ses mains sur ses genoux pointus et commença son histoire...

—Il existait, il y a bien longtemps de cela, au bord du Saint-Laurent, " Par En-Bas ", une certaine paroisse florissante où la discorde régnait malheureusement...

Une pauvre question d'église était la cause de la guerre, pas trop méchante pourtant, que se livraient les placides paysans... Cette paroisse était divisée en deux parties bien distinctes : celle de " dessus la côte " et celle " du pied de la côte "... Vous savez par ceci même qu'il y avait une côte au

milieu de la paroisse, une côte longue, essoufflante, décourageante lorsqu'on la grimpait... La descente devait être plus agréable !...

Et l'église était construite au pied de la " grand'montée "... Or le dimanche, ceux qui demeuraient dessus devaient descendre pour prier Dieu, apportant une croute, une galette dans leur poche pour apaiser la faim entre la grand'messe et les vêpres qu'on chantait à deux heures de relevée...

Ceux d'En-Bas étaient toujours heureux en ce saint jour, et ceux d'En-Haut avaient le désespoir et la jalousie au cœur, parceque, après avoir jasé de chevaux et de semences, après maints commérages pas plus charitables les uns que les autres, hommes et femmes devaient remonter... Et rien qu'à la voir, cette damnée côte, on avait le jarret cassé !...

Tous ces habitants avaient bien des chevaux à l'écurie, mais quand ces " pauv'bêtes " ont travaillé toute la grande semaine, elles méritent le repos,

et pendant qu'elles engloutissent le picotin d'avoine supplémentaire, la famille entière descend la côte à pied, mais oui !... à pied... Ah ! les plus bêtes en ceci ne sont pas les animaux, ma foi !...

Mais un jour, le " grand Louis au père Simon ", le plus gros bonnet de dessus la côte, un gars qui avait visité Québec, raconta à ses amis qu'il existait de fameuses côtes et de superbes églises dans la vieille cité, mais que les gens avaient eu la précaution de bâtir un temple à chaque extrémité des montées... Alors ceux d'En-Haut s'écrièrent : " On serait bien fou de ne pas faire comme les Québecois... Nous allons nous bâtir une chapelle !..." et le petit Thomas, un sacripant qui ne se confessait qu'une fois l'an, ajouta : "Si le Curé se met en travers du projet, le diable nous donnera bien un coup de main..."

La paroisse possédait donc un curé, un curé bedonnant, court, l'accent

réjoui et qui vous avait une bonne grosse figure de papa, rose, sans un brin de barbe, si appétissante qu'on aurait voulu y mordre délicatement, un curé enfin comme il ne s'en fait plus !... Même que les farauds étaient un peu jaloux de lui quand ils le voyaient tapoter avec tendresse la joue d'une fillette ou causer par-dessus la clôture de son jardin avec la " demoiselle " du marguiller en chef...

Et puis il aimait gros ses paroissiens, ses enfants, et son dévouement n'avait pas de bornes !... Mais quand il sût, un bon matin, que les habitants délaissaient la charrue pour transporter des pierres, du bois, etc., il comprit le tour que ceux d'En-Haut voulaient jouer à leurs frères d'En-Bas, et il s'exclama, indigné :

" Ingrats ! Vous n'aimez donc plus votre père, celui qui vous a versé sur le front l'eau sainte du Baptême et mis la pincée de sel sur la langue, votre père qui n'aura pas la douleur de vous enterrer parce que la peine que vous

lui causez en ce jour amènera sa mort bientôt !...

" Ah ! pauvres enfants, que vous comprenez peu la charité chrétienne !... Pour vous épargner une petite fatigue chaque dimanche, vous obligerez un pauvre vieillard comme moi de courir à deux chapelles, de faire deux sermons, de répéter les promesses de mariage... Oh ! bien, les mariages, ça ne va pas mal : treize depuis le jour de l'an... Mon Dieu ! treize !..." et le bon Curé quelque peu superstitieux s'écroula sur son prie-Dieu, suppliant la vierge Marie de lui épargner le malheur dont ce chiffre fatidique le menaçait, de faire en sorte que sa paroisse ne se... séparat... pas...

Sa tête blanche tomba lourdement sur ses mains croisées, un ronflement s'éleva, léger, puis sonore... et monsieur le Curé oublia pour un instant sa peine cruelle...

Or tous ceux de dessus la côte s'étaient mis au travail... Mais tout-

à-coup les blocs de pierre qu'ils charroyaient devinrent si pesants que tous les chevaux réunis ne purent les déplacer... La prière du Curé les avait attachés au sol, et je vous demande par quels nœuds puissants !... Et plus de pierres, plus de chapelle... Malheur !...

Alors le petit Thomas part à dire : " Demandons au diable de nous aider un peu..." —" Chut ! ferme ta goule !..." éclatent les autres craintifs... Mais à ce moment un hennissement joyeux leur arrive du champ d'à-côté, et ils y aperçoivent un superbe étalon tout noir, annonçant une vigueur extraordinaire... On n'avait jamais vu cet animal dans la paroisse, jamais, et chose fort curieuse, la bête portait une bride... On crie " au miracle ", et Thomas s'approchant avec lenteur, enlève son grand chapeau de paille, le tient à bras tendu, et l'étalon croyant y trouver quelqu'avoine y fourre le nez, puis " t'es pris, mon oiseau "... Le cheval est aussitôt attelé

et les pierres s'enlevèrent comme plume au vent...

Le bruit de cette affaire fit le tour de la paroisse et, les femmes y aidant, parvint rapidement aux oreilles du Curé qui soupçonna que Satan devait être là-dessous... En face du danger qui menaçait ses enfants, il n'hésita pas à grimper la longue côte si essoufflante, si ardue... Ouf !...

Arrivé au sommet, il tombe au milieu des habitants enchantés de leur capture. Mais à la vue de la soutane, l'étalon frémit et secoue fortement la tête comme pour la dégager de la bride que tenait le petit Thomas... Ce que voyant, monsieur le Curé s'approche, détache sournoisement la gorgette, et plongeant aussitôt la main dans la poche de sa soutane, il en sort une petite fiole d'eau bénite qu'il avait eu la précaution d'y glisser et dont il verse le contenu sur le col de l'étalon noir...

A ce contact saint, la bête furieuse bondit et détale sur la route avec un

bruit d'enfer... Le petit Thomas, renversé par cette brusque secousse, se tâte tout le corps et contemple d'un œil morne la bride qui gît sur le sol et qui lui reste en souvenir !...

Alors le bon papa de Curé élève la voix : " Mes enfants, vous avez eu parmi vous le cheval du Diable, car l'eau bénite le fait fuir !... Et vous êtes tout de même chanceux qu'il ne vous ait pas entraînés à sa suite, chez son maître Satan... " Sur ces mots les habitants se jetèrent aux pieds du bon pasteur pour lui demander pardon et...

Ici, une quinte de toux étrangla la gorge de la vieille demoiselle qui me narrait cette légende, et j'ignore encore si cette fameuse chapelle fût un jour construite...

Nos amis les oiseaux

NOS AMIS LES OISEAUX

" Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !"—COPPÉE

Mais aussi pourquoi donc ne prennent-ils pas tous, aux premiers jours d'automne, le chemin de l'azur pour s'en aller chercher en d'autres pays très doux le soleil qui va leur manquer chez nous, l'espace limpide et clair, éternellement bleu où leurs ailes infatigables pourraient les promener sans cesse ?...

Car il en est qui demeurent, en dépit des brises plus fraîches, qui découvrent un petit réduit quelque part dans un mur en ruine, au coin d'une lucarne ancienne, où la neige ne viendra pas trop, où le froid sera moins vif, et qui

" espèrent " le renouveau du printemps...

Peut-on savoir ce qui les porte à agir ainsi, sans souci des souffrances qui les attendent, de la nourriture qui se fera plus rare, et de la mort qui bien souvent les guette ?... Ne peut-on pas déduire de ceci que les oiseaux ont une âme à eux seuls, une âme délicate et menue logée dans leur corps tout petit, un brin d'âme qui s'attache aux choses, aux personnes, et finit par les aimer, tout comme notre cœur que d'étranges liens d'amour et de fidélité retiennent auprès d'un être cher, d'une maison où l'on a vécu ?...

Et l'on ne m'empêchera pas de croire que les oiseaux sont capables d'avoir leurs tendresses et d'aimer, jusqu'à en mourir, hélas !... le petit nid qui les a bercés, le recoin obscur entre deux pierres de vieilles murailles, les cheminées, les pignons et les grands arbres de mon pays...

N'avez-vous pas remarqué qu'ils forment un petit monde qui ressemble

un peu au nôtre, tout en étant meilleur ? Les races y sont nombreuses et variées ; on y découvre des ombres de lois, une apparence de gouvernement républicain, des guerres où les plumes supportent la plus grosse part, des affaires d'amours et des soupçons de divorces... Ils ont leurs heures de joies et de souffrances, des jours de folle ivresse où ils chantent éperdument, et des instants de lassitude et de dégoût quand ils volent dans un ciel gris, humide, qui a l'air de pleurer sur eux, et avec eux !...

Et comme chez les hommes, chaque individu de ce monde ailé possède ses qualités et ses défauts, ses amours et ses rancunes... Quelques-uns sont malins et vicieux, ne cherchant que l'occasion de dérober, de faire du tort aux confrères, et qui, en dépit des plumes perdues ne veulent pas se corriger... La pie, gazette vivante, babille du matin au soir, à tort et à travers sur le compte des voisins ; le moineau, à la fois citadin et campagnard, ne cesse de piailler aigrement et ne craint pas

la bataille pour une bagatelle de mie de pain... Et combien encore sont grands fripons que je ne nomme pas !...

D'autres ont le cœur plus fier et mieux placé !... On ne les voit voler qu'à de certaines heures, et ils redoutent la " fréquentation " du bas-monde... S'abaisser vers la terre leur semble une déchéance, et ils ne le font qu'à regret pour y trouver un peu de quoi vivre quand l'air se fait plus rare d'insectes que leur œil vif discerne et que leur bec fin happe au passage...

Avec son superbe plastron, le rouge-gorge paraît un grand seigneur dont le blason porterait pour devise : Noblesse oblige !... Au cours d'une promenade sous bois, si son chant arrive à votre oreille, ne bougez plus, car le charme serait aussitôt rompu : au premier bruit de vos pas, vous verrez l'oiseau s'envoler du buisson tout près pour aller se percher au sommet d'un grand pin, ayant l'air de vous dire, narquois : " Ne m'approche pas qui veut !... "

Et le rossignol !... ce poète du printemps qui chante quand bon lui semble, avant le lever du soleil ou après son coucher, sous l'ardeur du midi, et même, certains le disent, au clair de lune dans un bosquet où causent des amoureux... Les modulations de son gosier nous ravissent, mais d'un peu loin toujours, car c'est à peine si nous pouvons l'entrevoir !... Ses trilles joyeux semblent un défi lancé à la main qui voudrait le saisir, au trébuchet caché dans les branches, et en sa minuscule cervelle, il doit songer : " où l'on est bien, là est la patrie !... " et sa patrie à lui, c'est le vert fourré, le bois qui sent bon le sapin, le grand espace lumineux !...

Puis la messagère des beaux jours, l'hirondelle ! qui ne chante pas, il est vrai, mais qui vole, vole à nous en faire perdre haleine, qui a l'air de tomber parfois vers la terre et qui d'un coup d'aile remonte plus haut dans le ciel, l'hirondelle qui connaît bien d'autres pays et qui fait chaque année

le voyage que faisaient sa mère et sa grand'mère !...

Cependant je veux vous parler un peu de ceux qui ne s'inquiètent pas trop de nos faits et gestes et qui vivent avec nous, pour notre plaisir, dans une cage dorée où il y a de l'eau fraîche, de bons grains et un morceau de sucre bien souvent... Ils ont aimé, eux aussi, l'ivresse de planer dans l'air pur, ils ont chanté l'amour sous la caresse parfumée de la brise ; ils rêvent encore du doux balancement de la branche et du nid fait de mousse et de brins d'herbes... Mais voici qu'un jour ils ont voulu goûter aux bonnes choses que leur offrait une planchette d'apparence honnête ; leur patte brune s'y est posée avec confiance et une seconde a suffi pour transformer leur vie,... et adieu les matins clairs, les campagnes, les grands espaces, les feuilles imprégnées de rosée et le ruisseau limpide de la forêt ! ! !

Serins tout brodés d'or qui nous éveillez le matin, chardonnerets vêtus

de plumes jaunes moirées de gris et de noir, vous tous, petits chanteurs qui mettez de la joie dans nos chez-nous, je vous aime et j'admire votre sagesse . . Vous avez perdu par une imprudence tout ce qui vous était cher, et vous ne cessez pas de chanter tout de même . . . Vous savez bien qu'on ne vous rendra pas votre liberté, car on raffole de vous, et cependant la mélancolie n'entre pas chez vous, votre œil noir pétille toujours de malice et de votre gorge duvetée des notes joyeuses montent continuellement dans l'air de nos maisons !. . .

Gais oiseaux de nos demeures, en modulant vos jolis refrains, enseignez nous donc votre façon de comprendre les choses de la vie, montrez nous à relever la tête sous les coups du malheur, à rire et à chanter par les jours de tristesse comme aux heures de soleil, et nous vous bénirons de la grandeur du rôle que vous aurez joué en notre pauvre existence par vous si gracieusement embellie !. . .

Lettres anciennes

LETTRES ANCIENNES

—

Des lettres ! mais j'en ai tant reçu qu'elles rempliraient tous les recoins de mon bureau !... Et non pas de ces lettres d'affaires, banales et froides, mais de celles qui nous viennent d'amis très chers que de continuels déplacements enlèvent à notre intimité, de celles encore que nous adressent des demoiselles jolies qui ont beaucoup de loisirs et qui s'imaginent que les hommes peuvent trouver toujours moyen de répondre à leurs gentils billets...

Oh ! ces lettres !... je voudrais les avoir toutes en ce moment pour les relire, pour en savourer de nouveau le charme discret, et baiser peut-être les signatures fines, très menues, ou les

larges paraphes qu'on déchiffre avec misère, noms délicats de jeunes filles, noms familiers de braves camarades, noms de tous ceux enfin qui furent mes amis et qui tant de fois m'ont conté sur papier rose, bleu ou mauve, les tristesses de l'heure présente comme aussi les rêves étoilés si vite évanouis, et parfois même des choses d'amour !...

Hélas ! ces lettres si chères ne sont plus aujourd'hui qu'une poussière impalpable et légère, mêlée aux millions d'atomes qui sous l'empire d'une volonté seule forment le grand et éternel mouvement... Avec un soin jaloux je les ai conservées longtemps, et par des soirs de pluie et de vague ennui, combien de fois n'ai-je pas relu avec une émotion fort douce ces vieilles lettres écrites sous le coup d'une chimère détruite ou dans le délire joyeux d'un bonheur entrevu !...

Elles étaient pour ainsi dire le journal de ma vie de jeunesse, car chaque page me rappelait quelque souvenir aimé, et mon cœur un peu sceptique, lente-

ment aigri par les déboires, y retrouvait le frêle espoir d'une tendresse qui ne meurt pas... Par la pensée je revivais alors ces jours de folle gaieté et d'insouciance heureuse, jours d'études laborieuses et de plaisirs honnêtes, pendant lesquels on aime rêver d'avenir et d'amour pur, rêves si beaux et si grands qu'il nous faut pleurer bientôt de les avoir faits !...

Tous ceux qui furent jeunes et que la réalité des choses a maintenant assagis ont eu comme moi le bel enthousiasme et la foi naïve des premières années ; mais peu à peu, à mesure que les heures passent, la vie leur a révélé ses effrayants secrets et des larmes bien souvent ont terni l'éclat de leurs yeux... Et je les trouve heureux encore, ceux qui sous la main lourde du Destin ont eu le noble courage de ne pas courber le front et de garder en leur âme l'espérance ferme d'un lendemain joyeux... Mais combien, hélas ! n'ont pas eu cette force de lutter, combien ont laissé le doute mauvais

envahir leur esprit, et, qui sait ! si je ne suis pas moi-même un de ces pauvres désabusés qui ont droit à la pitié ?...

Car j'ai douté malheureusement ... Et c'est pour avoir eu cette faiblesse que je ne possède plus aujourd'hui toutes ces lettres anciennes qui surent me procurer des instants de bonheur, ces lettres des jours enfuis, que je ne me pardonne pas d'avoir détruites en un moment de révolte et de dégoût... J'avais lu quelque part, en un livre étrange et confus, cette phrase qui m'avait laissé songeur : " Mots d'amour, aveux de tendresse, serments d'amitié, vous n'êtes que mensonges..." et finalement, par un triste soir d'hiver, alors que le vent soupirait sa monotone complainte dans les grands arbres dénudés, sans oser relire ces mille jolies choses qu'on m'avait écrites, d'un geste fatal j'ai lancé dans la flamme dévorante du foyer les chers vieux feuillets que je regardai se consumer, ayant au coin de la lèvre un méchant sourire...

Mordues par le feu cruel, les pages ainsi dédaignées ne furent bientôt qu'une poussière où couraient parfois des étincelles... C'est alors que je sentis monter en moi une douleur vague d'abord, puis le regret précis de mon acte... J'éprouvai la sensation d'avoir anéanti quelque chose de très intime et de très doux, qui m'était fidèle, et mes paupières frémirent d'un picotement humide...

Et maintenant je suis plus sage : j'enferme en un tiroir secret les lettres que je reçois, je m'y attache un peu plus chaque jour ; mais je n'ai pu oublier toutefois les anciennes, celles que j'ai conservées pendant des années et que je ne possède plus,... mes chères vieilles lettres si bonnes et si amusantes, que je pleure d'avoir un instant méprisées, mes pauvres lettres anciennes que j'aimais tant !...

FIN

TABLE DES MATIERES

	Page
" En Furetant "	7
Solitude du Temps	13
Soir de campagne	21
Le Renouveau	27
Ma Vengeance	33
La lettre au fieu	41
Vision de neige	47
Chez les chiens	53
Pauvres diables	59
Mes amours	67
Les marraines	73
Ainsi, tu crois facile	81
Un de mes rêves	87
Les deux lettres	95
A. M. D. G.	101
La chanson des larmes	109
Les vieux garçons	115
Encore Une !	123
Jongleries de fumeur	129
Tipperary	137
Lettre à Pascale	143
Pensées d'un soir d'hiver	151
Après le rhume	157
Le retour de Noël	165
Le cheval de messire Satan	173
Nos amis les oiseaux	183
Lettres anciennes	193

PS 9507 E775E5
DesRoches, Francis
"En furetant"

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY